



Christian Jacob Mondes lettres : fragments d'un abécédaire

Imaginaires des bibliothèques

Annette Wiewiora <<http://www.fonds-thorez.iury94.fr/thorez>>

Imaginaires des bibliothèques

Christian Jacob et Annette Wiewiorka

DOI : 10.4000/books.pressessensib.1196

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Villeurbanne

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : enssib2012

EAN électronique : 9782375460269



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

EAN (Édition imprimée) : 9782910227968

Nombre de pages : 32+64

Référence électronique

JACOB, Christian ; WIEVIORKA, Annette. *Imaginaires des bibliothèques*. Nouvelle édition [en ligne].
Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 18 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressessensib/1196>>. ISBN : 9782375460269. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressessensib.1196>.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés)
sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

EXTRAIT

Les bibliothécaires ont quelquefois une image déformée, un peu floue de leurs publics, de leurs collections, de leurs missions, de leur devenir. Immergés dans leur quotidien, dans la grandeur et la servitude d'un métier somme toute assez mal connu, aux contours indéfinis, ils finiraient par douter d'eux-mêmes. Nous avons sollicité deux chercheurs à qui nous avons demandé, à partir de leurs sujets de recherche, à chacun, un texte sur la bibliothèque.



Christian Jacob Mondes lettres : fragments d'un abécédaire

Imaginaires des bibliothèques

Annette Wieviorka <<http://www.fonds-thorez.iutry94.fr/thorez>>

Annette Wiewionka <<http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/thorez>>

Imaginaires des bibliothèques a été achevé
d'imprimer le 20 juin 2012 à l'imprimerie Chirat
à Saint-Just-la-Pendue (42540) pour le compte des
Presses de l'enssib, à l'occasion des 20 ans de l'école.

Couverture : Annette Wiewiorka © Armand Borlant
Christian Jacob © Julien Jaulin

Conception graphique et mise en page :
atelier Perluette, Florence Roller
< <http://perluette-atelier-com> >

Coordination éditoriale :
Thierry Ermakoff, Christelle Petit, enssib

Relecture : Marie-Hélène Sauvage

Dépôt légal : deuxième trimestre 2012

Imaginaires des bibliothèques

Les bibliothécaires ont quelquefois une image déformée, un peu floue de leurs publics, de leurs collections, de leurs missions, de leur devenir. Immergés dans leur quotidien, dans la grandeur et la servitude d'un métier somme toute assez mal connu, aux contours indéfinis, ils finiraient par douter d'eux-mêmes.

Nous avons sollicité deux chercheurs à qui nous avons demandé, à partir de leurs sujets de recherche, à chacun, un texte sur la bibliothèque.

Annette Wieviorka, historienne, directrice de recherche au CNRS, spécialiste de la mémoire de la Shoah, auteur d'un nombre important d'ouvrages de référence, (dont *Ils étaient juifs, résistants, communistes*, Denoël, 1985, *L'ère du témoin*, Hachette 2002, *L'heure d'exactitude. Histoire, mémoire, témoignage*, (Entretiens avec Séverine Nikel), Albin Michel, 2011), mais aussi d'une biographie du couple Thorez, (*Maurice et Jeannette, une biographie du couple Thorez*, Fayard, 2010), a souhaité traiter de la bibliothèque personnelle de Maurice Thorez. À la lecture de ce texte, étrangement intitulé, à première vue : <<http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/thorez>>, nous nous rendons compte combien la pratique de la bibliothèque, telle que nous la connaissons, les acquisitions, les lectures, les annotations, pour un homme public, est fort éloignée de l'image qu'il peut donner de lui-même. Nous connaissons le goût de François Mitterrand, de Georges Pompidou, pour ne pas remonter trop haut dans le siècle passé, pour les livres, la littérature classique, et nous découvrons

Maurice Thorez lecteur, lecteur attentif, assidu : nous le découvrons aussi grâce à ces documents numérisés, source inépuisable de recherches.

Christian Jacob, directeur de recherche au CNRS, directeur d'études à l'EHESS, auteur (*des Alexandries* 1 et 2, Bibliothèque nationale de France, 2001 et 2003) et directeur de la somme monumentale « les lieux de savoir » (*Lieux de savoir, tomes I et II*, Albin Michel, 2007 et 2011) dont l'objet d'études, à partir des « Mondes lettrés » (dont il est l'un des fondateurs) est de saisir, dans l'espace et le temps, la forme la plus ténue ou la plus aboutie de la connaissance, de la sociabilité savante et la transmission des savoirs lettrés, a eu l'idée de constituer un abécédaire. C'est, comme on dit en français moderne, du « work in progress » : un travail scientifique, comme son illustre ancêtre l'Encyclopédie, toujours à poursuivre, toujours à améliorer. On y croise le bureau du chercheur, son classement, son organisation ; sa documentation ; ses sources ; ses prédécesseurs. De nombreuses entrées restent donc à créer, à compléter. Elles proposent, à terme, une vision panoptique de la bibliothèque : ses origines, ses matériaux, son impérieuse nécessité.

Mis en tête-bêche, ces deux textes, que nous avons rassemblés sous le titre *Imaginaires des bibliothèques* sont-ils si différents ? Comme en miroir, ils se renvoient l'un l'autre, et ouvrent des espaces de réflexion, des vertiges de pensée : celui d'Annette Wieviorka suggère la description des bibliothèques d'autres femmes et hommes publics, et interroge sur la relation au temps présent : que sont les bibliothèques d'hommes politiques aujourd'hui ?

Que lisent-ils ? Ont-ils, comme nombre de leurs prédécesseurs, une épaisseur historique, ou assistons-nous à une sorte de culte inavoué de l'immédiateté ? Ces bibliothèques trouveraient leurs places dans cet abécédaire ; nous ne pouvons que renvoyer, à ce sujet, à l'ouvrage proposé par Emmanuel Laurentin : *Que doivent-ils à l'histoire ?*, (préfacé par Christophe Prochasson, Bayard, 2012). Le texte de Christian Jacob offre d'autres abîmes : ceux des entrées infinies, du rouleau à l'hypertexte, de la bibliographie matérielle à Jorge Luis Borges, et qui vont constituer, en guise d'ouverture, de programme, de viatique, la bibliothèque comme *horizon collectif* et comme *référence partagée*, pour reprendre sa belle expression.

Thierry Ermakoff

Cette publication s'inscrit dans la série des ouvrages
édités dans le cadre des 20 ans de l'enssib :

*Lire, écrire ou comment je suis devenu
collectionneur de bibliothèques*, Jacques Roubaud.
[Parution mai 2012 – ISBN 978-2-910227-95-1]

Tours et détours en bibliothèque : carnet de voyage,
ouvrage collectif réunissant vingt bibliothèques,
dix-neuf écrivains et une photographe, Aurélie Pétrel.
[Parution octobre 2012 – ISBN 978-2-910227-97-5]

*Architecture et bibliothèque, 1992-2012 : 20 ans de
constructions*, ouvrage collectif réunissant des architectes,
des conservateurs de bibliothèques, des élus et plus
de vingt bibliothèques. Illustrations Frank Bonnefoy.
[Parution novembre 2012 – ISBN 978-2-910227-98-2]

« La bibliothèque de Maurice Thorez et de Jeannette Vermeersch se compose de plus de 10 000 livres et publications, dans tous les domaines de la littérature et du savoir. Elle recèle notamment de nombreux livres dédiacés ainsi que des ouvrages annotés par les époux Thorez. Préservée dans son classement original, cette bibliothèque familiale renseigne sur l'activité intellectuelle du Parti communiste français et de ses deux anciens dirigeants. » C'est ainsi que cette bibliothèque, conservée aux archives municipales d'Ivry-sur-Seine, est présentée sur le site <<http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/thorez>>. Cas unique et en apparence paradoxal : aucune bibliothèque d'homme politique, ni même d'intellectuel n'a été l'objet d'une telle attention et n'est ainsi librement offerte à la curiosité de tout un chacun. L'internaute peut s'y promener, lire les dédicaces de très nombreux écrivains ou scientifiques, consulter une page annotée quand l'ouvrage l'a été par Maurice Thorez ou Jeannette Vermeersch¹. Ce souci porté au livre, aux livres, qui permet de comprendre la fabrication d'une pensée, on l'attendrait davantage pour d'autres – intellectuels, écrivains... que pour l'homme qui fut à la tête du parti communiste de 1930 à 1964, une fonction comme un parti qui ne sont pas associés spontanément au livre et au monde de la culture. Car la conservation

1. Pour consulter l'ensemble des annotations, il faut se rendre aux archives municipales sises à la mairie d'Ivry-sur-Seine ; celles-ci sont précieuses pour comprendre la pensée des deux dirigeants. J'ai pour ma part analysé, dans ma biographie du couple Thorez, la façon dont Maurice Thorez a annoté la thèse d'Annie Kriegel, *Aux origines du communisme français* (1964), et Jeannette Vermeersch l'ouvrage de son fils Paul, *Les Enfants modèles* (1982).

de cette bibliothèque privée est une exception comme l'est d'ailleurs son inventaire. Dans son état des lieux de l'histoire des bibliothèques en France, Dominique Varry explique que nous disposons d'« une riche palette de sources » pour l'étude des bibliothèques de l'Ancien Régime, qu'elles soient privées ou de communautés : « catalogues domestiques, catalogues de ventes publiques, inventaires après décès, inventaires de saisies révolutionnaires ». Ainsi disposons-nous « d'informations variées pour les différents types de bibliothèques et de détenteurs : de la collection bibliophilique de l'amateur huppé à la demi-douzaine de volumes de piété du laboureur [...] On ne peut en dire autant de la période récente qui demeure, pour l'essentiel, *terra incognita*. Cela tient d'abord au fait que les études ont été jusqu'ici peu nombreuses. Cela tient surtout à un problème de sources ». Les catalogues de ventes toujours disponibles ne témoignent que du cas des collectionneurs ; les catalogues domestiques « se font plus rares » ; « la pratique de l'inventaire après décès se perd progressivement² ». C'est dire l'intérêt d'étudier celle de Maurice Thorez.

2. Dominique Varry, « L'histoire des bibliothèques en France. État des lieux », in *BBF*, n° 2, 2005, p. 16-22 ; disponible en ligne < <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2005-02-0016-003> >.

Maurice Thorez aime les livres. Il les collectionna, et eux seuls. Il aurait pu déclarer comme l'empereur Julien : « Les uns aiment les chevaux, d'autres les bêtes sauvages ; moi dès l'enfance, j'ai été saisi d'un prodigieux désir d'acheter,

de posséder des livres³. » Au commencement, il y a la lecture. Il faut le souligner. Car certains collectionneurs de livres sont de petits lecteurs ; certains gros lecteurs n'ont aucun désir de posséder des livres. Thorez appartient donc à cette catégorie de lecteurs boulimiques qui conservent pieusement chaque ouvrage, parfois en plusieurs exemplaires, qui les classent périodiquement, mais aussi les exposent ostensiblement.

Maurice Thorez est né le 28 avril 1900 à Noyelles-Godault, dans le Pas-de-Calais, au sein d'une famille de mineurs⁴. C'est un excellent élève de l'école laïque, gratuite et obligatoire, qu'il fréquente jusqu'au certificat d'études, à l'âge de douze ans. Il n'est pas question alors dans les milieux ouvriers du Nord de poursuivre de quelconques études au-delà de l'âge de la scolarité obligatoire. Chacun est assigné à sa classe sociale, doit y demeurer et, de plus, dès qu'il le peut, contribuer aux dépenses des familles. Thorez travaille alors brièvement à la mine. En 1914, il est évacué avec son grand-père Clément Baudry dans la Creuse alors que le Nord est occupé par les Allemands. À Clugnat, il travaille comme valet de ferme. Si l'on en croit son autobiographie, *Fils du*

3. Cette citation de Julien, dit l'Apostat (empereur romain en 361-363), est placée en exergue du premier chapitre, « Des dizaines de milliers de livres », de l'ouvrage de Jacques Bonnet, *Des bibliothèques pleines de fantômes*, Paris, Denoël, 2008, p. 15.

4. Nous ne revenons pas ici sur les débats sur son origine de classe. Pour tous les aspects biographiques, nous nous permettons de renvoyer à notre ouvrage : Annette Wieviorka, *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez*, Paris, Fayard, 2010.

peuple⁵, c'est là qu'il découvre véritablement la lecture. Il occupe les longs hivers polaires en dévorant – c'est le verbe qu'il emploie –, des ouvrages que lui prête l'instituteur : *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas père ; *Les Misérables* et *Les Travailleurs de la mer* de Victor Hugo ; *Germinal*, *La Terre* et *L'Argent* d'Émile Zola ; *Jacquou le Croquant* d'Eugène Le Roy ; *L'Insurgé* de Jules Vallès ; *Vingt Mille Lieues sous les mers* de Jules Verne ; *Sans famille* d'Hector Malot. Ces ouvrages constituent en quelque sorte la bibliothèque républicaine de base. Ce sont encore, un demi-siècle plus tard, ceux de mon enfance, lectures communes à des générations jusqu'au début des années 1960. Dans son autobiographie destinée à édifier et à éduquer, Thorez glose sur chacun de ces livres, faisant passer le plaisir de la lecture derrière les leçons politiques qu'il en aurait tirées, comme s'il fallait le justifier. De *Vingt Mille Lieues sous les mers*, « c'est le génie formidable de la science dédaignée qui triomphe de tout, de la science qui transformera le monde et les hommes, quand elle sera vraiment au service du peuple » ; pour *Le Comte de Monte-Cristo*, « c'est le rôle de l'argent dans la société. Grâce à la découverte du trésor, Dantès était devenu un surhomme, un justicier ». Aucun de ces deux livres ne figure dans sa bibliothèque – à la différence de ceux de Vallès, Hugo, Le Roy et bien évidemment de Zola. Il ne les acquit pas ; on ne les lui offrit pas. Malgré les enseignements politiques qu'il en tire, ils ne sont d'aucun usage pour un

5. L'ouvrage a fait l'objet de trois éditions : 1937, aux Éditions sociales internationales ; 1949 et 1960 aux Éditions sociales. Nos citations sont tirées de l'édition de 1960 et se trouvent page 26.

communiste. Il n'y fait plus référence dans ses écrits personnels ou publics, pas plus d'ailleurs qu'à *Sans famille* d'Hector Malot. Alors que Maurice Thorez se montra sa vie durant soucieux de maintenir la mémoire des lieux où il revenait sans cesse et les anniversaires des événements petits ou grands qui marquèrent sa vie, il ne relit plus les romans de son enfance et de son adolescence. Ses premières possessions sont liées aux débuts de son militantisme professionnel, quand il devient permanent. Il s'abonne au *Bulletin communiste* créé par Boris Souvarine⁶ en 1919. Il conservera, malgré ses pérégrinations, la collection de l'année 1923, classée ultérieurement dans la section « brochures ». C'est la première strate d'une bibliothèque qui pour l'heure n'existe pas encore. De très nombreuses brochures y figurent, constituant une section particulière. Ces brochures sont usées par des lectures successives, annotées, parsemées de marque-pages. C'est qu'elles constituent la base de ce que l'on appelle dans l'univers communiste « la littérature », indispensable à la formation du militant, non moins indispensable pour la préparation des très nombreux discours et écrits de Maurice Thorez qui seront en partie rassemblés dans ses œuvres complètes⁷. Alors que la lutte fait rage à la tête de l'Internationale communiste et sa section

6. Boris Lifschitz dit Boris Souvarine (1895-1984) – en hommage à Souvarine, l'un des personnages de *Germinal* –, est un des fondateurs du Parti communiste français et son représentant à l'Internationale communiste. Il en est exclu en 1924. Voir Jean-Louis Panné, *Boris Souvarine, le premier désenchanté du communisme*, Robert Laffont, 2003.

7. Maurice Thorez, *Œuvres de Maurice Thorez*, Paris, Éditions sociales, 1950-1960 (vingt tomes répartis en cinq livres).

française, que Souvarine est privé de la direction du *Bulletin communiste* et envisage de publier une nouvelle revue communiste, Thorez approuve son projet, lui envoie un mandat de quarante francs « pour un abonnement à vingt numéros ». Et de préciser : « Je ne suis pas très riche en ce moment, mais j'essaierai un nouvel effort dès que possible⁸. »

Maurice Thorez lit beaucoup pendant les vingt-quatre mois de son service militaire (1920-1922), sans que l'on sache à quels livres va alors sa préférence, sinon une *Histoire de France* dont il fait l'acquisition lors d'une permission. Nous ignorons qui en est l'auteur. Dans sa bibliothèque, les ouvrages concernant l'histoire de notre pays, mais aussi les histoires locales, sont très nombreux comportant ceux d'Ernest Lavisse, de Charles Seignobos, François Guizot, d'Augustin Thierry. Aucun de ces ouvrages n'est annoté.

Sa première bibliothèque, au sens matériel du terme, il l'aménage dans la prison Charles-III de Nancy où il est incarcéré de juillet 1929 jusqu'au 23 avril 1930. L'emprisonnement est le lot de ces premiers communistes : il y aurait eu, dans l'entre-deux-guerres, quelque deux mille prisonniers, deux cents pour la seule année 1929⁹. Ils bénéficient du statut de prisonnier politique. Privés de liberté, ils peuvent

8. Citation tirée de Philippe Robrieux, *Maurice Thorez. Vie secrète et vie publique*, Paris, Fayard, coll. « Le monde sans frontières », 1975, p. 70.

9. Ces indications proviennent de Serge Wolikow, « Militants et dirigeants communistes face à l'emprisonnement politique », in Michel Dreyfus, Claude Pannetier et Nathalie Viet-Depaule (dir.), *La Part des militants. Biographie et mouvement ouvrier : autour du « Maitron, dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français »*, Paris, Éditions de l'Atelier/Éditions ouvrières, coll. « Patrimoine », 1996, p. 105-117.

néanmoins poursuivre leurs activités politiques, écrire des articles, lire, se réunir entre eux. Cette privation marque aussi une pause dans une vie trépidante que le prisonnier met à profit pour parfaire sa formation. « En liberté, écrit Thorez dans *Fils du peuple*, les tâches pratiques absorbent presque entièrement un militant ouvrier, même quand on ne se sacrifie que quelques heures au sommeil. Mais dans le calme de sa cellule, on peut concentrer sa pensée sur les grands problèmes, lire la plume à la main, méditer et écrire¹⁰. »

10. Maurice Thorez, *Fils du peuple*, 1960, op. cit., p. 66-68.

Thorez aménage donc sa cellule. « J'ai obtenu un meuble étagère pour caser mes livres¹¹ », écrit-il à un camarade du Nord.

Quels sont ces livres qu'il lit, mais aussi qu'il peut, pour la première fois de sa vie, ranger sur des étagères ? La liste de ses lectures varie selon les éditions de *Fils du*

11. Lettre de Maurice Thorez du 25 septembre 1929 adressée à Quinet, un militant communiste de Carvin, AN, 626AP/230.

peuple, différente en 1937, 1949 ou 1960. Elle ne correspond pas à ce que Thorez a vraiment lu, mais à ce qu'il sied à un communiste de lire, la base culturelle requise aux diverses étapes de l'édification du parti. Des livres qui pourraient constituer la bibliothèque du militant de base. Par exemple, *Le Capital* de Karl Marx disparaît de la liste au fil des éditions. Non que Thorez « mente ». Il l'a probablement lu et étudié dans sa prison de Nancy. Mais cette œuvre difficile ne peut être exigée dans le bagage d'un « fils du peuple ». De fait, Thorez insiste sur les textes courts, les plus faciles à lire : de Marx, *Le Manifeste*, *Les Luttres de classes en France*,

Le 18 brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte; d'Engels, l'*Anti-Dühring* qu'il lit en allemand; de Lénine, *Que faire?*. Car il met aussi ce séjour en détention à profit pour apprendre la langue de Goethe. Tous ces textes, dans chacune de leurs éditions en français, russe ou allemand, figurent en plusieurs exemplaires dans sa bibliothèque. La bibliothèque comprend ainsi six exemplaires des *Luttes de classes en France*, dont un avec une fiche de lecture, et quatre de l'*Anti-Dühring*, l'un d'eux comportant une réflexion sur l'homosexualité, fait de nature ou de culture, induite par la lecture de ce texte théorique, dans laquelle Thorez donne son opinion : l'homosexualité est une « déviance de l'esprit humain » pour laquelle il éprouve « une révolte, une répulsion, une incompréhension », et qui disparaîtra dans un monde futur. Les œuvres des pères fondateurs du communisme – Marx, Engels, Lénine et Staline –, en traduction ou en édition originale, sont celles qu'il relit de façon permanente.

De lectures romanesques durant ses onze mois de prison, il ne mentionne que *L'Île des Pingouins* d'Anatole France, et *Jean-Christophe* de Romain Rolland. De ce dernier roman, la bibliothèque conserve deux éditions, celle de 1925 – qui faisait peut-être déjà partie de la petite bibliothèque montée à Nancy –, et celle, dite définitive, de 1932 dont le troisième tome est annoté. Même si ces annotations datent à l'évidence d'après 1950 – quand il écrit de la main gauche –, elles permettent de comprendre la fabrication du texte violemment antisémite, *Léon Blum tel qu'il est*. Celui-ci, rédigé au début de l'année 1940 à Moscou, où

Thorez vit depuis novembre 1939, s'ouvre sur une longue citation de Romain Rolland dressant le portrait de Lucien Lévy-Cœur dont Léon Blum, qui fut le condisciple de l'écrivain à l'École normale supérieure, est le modèle. La vie de Blum revue par Thorez via Romain Rolland est une vie de turpitudes. La prose de Thorez est contaminée par la violence antisémite dont Blum a été victime de la part de l'extrême droite. Appartiennent à la panoplie de l'antisémitisme les accusations de trahison (les Juifs ne sont pas de vrais Français), l'insistance sur la « féminité », qui insinue l'homosexualité, les liens fantasmés avec la finance « cosmopolite » et les doigts crochus¹².

12. Ce texte est extrait de Maurice Thorez, *Œuvres de Maurice Thorez*, op. cit., livre 5^e, t. XIX (octobre 1939-juillet 1944, la Deuxième Guerre mondiale), p. 28-53.

Thorez, dans sa prison, s'adonne aussi à la poésie allemande : Goethe, parce qu'il a célébré Valmy et parce que « son œuvre ne manque pas d'enseignements pour un révolutionnaire » ; Heine, qualifié de « poète révolutionnaire authentique ». Les ouvrages des deux poètes reçoivent donc l'imprimatur du dirigeant du parti communiste et les centaines de milliers de communistes qui ont lu *Fils du peuple* le savent. Quand l'heure sera venue, timidement d'abord à partir du Front populaire, à une grande échelle pendant la guerre froide où s'épanouit le culte de Thorez, d'offrir au secrétaire général du parti communiste des cadeaux, Heine et surtout Goethe avec une édition originale de ses œuvres complètes figureront en bonne place. Ainsi, « les ouvriers allemands en France, membres de la CGT, offrent quatre tomes des œuvres d'Heinrich Heine »

tandis que pour son cinquantième anniversaire, le personnel et la direction du *Patriote du Sud-Ouest* le gratifient d'un *Faust* sous coffret, et que les délégués du Sud-Ouest au XIV^e congrès du PCF – au Havre, du 18 au 21 juillet 1956 – lui font don d'une édition de 1828. La bibliothèque, dont le type d'œuvres est fixé très tôt, s'enrichit donc par dons d'éditions parfois rares. C'est le cas de l'édition originale des œuvres complètes du philosophe Helvétius, datée de 1774, offerte en 1938 par le collège des professeurs et élèves de l'École centrale du parti communiste. Or si Thorez aime les éditions rares, il n'en est pas pour autant un bibliophile. Elles sont utilisées comme les autres ouvrages, comportant sur la page de garde des *ex-dono*, et Thorez n'hésite pas à les annoter ou à souligner.

Pour constituer une véritable bibliothèque, il est nécessaire d'être en quelque sorte sédentaire et d'avoir la jouissance d'un logement qui le permette. Depuis son retour du service militaire, Thorez a beaucoup pérégriné. Il a aussi été clandestin. Certes, il est marié, père d'un fils, Maurice junior. Mais sa vie politique et familiale se stabilise seulement au début des années 1930. Maurice Thorez s'est mis en ménage avec Jeannette Vermeersch le 3 février 1934. Très vite, le couple emménage dans la ville qui devient celle des Thorez et des Vermeersch, Ivry-sur-Seine, d'abord au 37 boulevard Sadi-Carnot (aujourd'hui boulevard de Brandebourg), puis dans un autre logement, rue Spinoza, dépourvu de meubles. Jeannette dépense ses économies non pour acheter une

armoire, mais pour faire présent à Maurice des douze volumes de l'encyclopédie Quillet qui demeurent encore dans le fonds. C'est le dernier logement modeste du couple qui s'installe dans un pavillon cossu, au 20 rue du Parc (renommée rue Gabriel-Péri). Celui-ci est tout à la fois le foyer familial et le bureau de Thorez où se trouve sa bibliothèque. Une vraie bibliothèque occupant un mur de son bureau. Car Thorez – c'est une de ses particularités –, s'il a un bureau dans les différents sièges du Parti communiste français, travaille très vite chez lui. En 1937, pour la sortie de *Fils du peuple*, les Éditions sociales internationales décident de tourner un film de cinq minutes, sorte de long spot publicitaire. Ils en confient la réalisation probablement¹³ à Jean Renoir, alors proche des communistes et parrain du fils aîné de Maurice et Jeannette, Jean. On y voit Thorez, pensif, corriger une page d'un dactylogramme. D'un mouvement vif, il rassemble les feuilles d'un manuscrit terminé, le pose sur une table où Jeannette est installée à la machine à écrire. On entend du bruit à la porte. Maurice pose ses papiers et passe devant la bibliothèque. Il ouvre la porte. Un petit garçon qui a tout juste l'âge de la marche apparaît, se précipite dans les bras de Thorez qui le soulève sur fond de bibliothèque.

13. Ce court-métrage est conservé par Ciné-Archives (fonds audiovisuel du PCF Mouvement ouvrier et démocratique). Il peut être visionné sur le site www.cinearchives.org. Aucun document n'indique qui fut son réalisateur. Ce pourrait être Jean Renoir (1894-1979), qui est alors un proche de Maurice et Jeannette, le parrain de leur fils qui porte son prénom. Sylvie Lindeperg, historienne du cinéma, reconnaît sa manière de filmer dans le long plan séquence sur Ivry qui ouvre le film et dans le filmage des reflets sur le miroir du bureau de Thorez qui évoque le *Crime de M. Lange* (1935) et *La Bête humaine* (1938).

Ainsi la bibliothèque est-elle aussi faite pour être montrée. Elle est un marqueur de l'identité du secrétaire général du PCF, un homme qui lit et qui écrit, bref, un intellectuel, et par là même du parti communiste tout entier. Elle est l'un des éléments destinés à montrer la mutation du parti. Regardons la photographie emblématique du Front populaire, prise lors de la grande manifestation du 14 juillet 1936. La tribune officielle a été dressée place de la Nation. À gauche, les époux Blum, poing levé; aux côtés du président du Conseil, Pierre Cot, ministre de l'Air, souriant, un chapeau à la main; puis, Maurice Viollette, ministre d'État, salue la foule de la main droite; Roger Salengro, ministre de l'Intérieur, a déjà l'air sombre. Thorez, rayonnant, se détache du groupe par son éclatante jeunesse. Il ne lève pas le poing. Lui seul est ceint de son écharpe tricolore de député, comme il l'est sur bien des photographies de cette période. Son chapeau est posé devant lui. Car Thorez désormais porte un costume trois-pièces et un chapeau, et non plus la casquette qui caractérise l'ouvrier. Un peu comme la bourgeoisie montante a adopté certains usages vestimentaires de l'aristocratie, le parti communiste, qui représente le prolétariat montant, adopte les usages vestimentaires de la bourgeoisie ainsi que certains de ses comportements culturels. La bibliothèque en fait partie. Nous ignorons tout des bibliothèques de ces hommes immortalisés sur la photographie, mais tous ont fait des études supérieures, et Léon Blum, pour qui Thorez éprouve une « haine fratricide » (Annie Kriegel), est une figure importante du monde intellectuel.

Après le pacte germano-soviétique et la déclaration de guerre, le parti communiste et toutes les organisations qui lui sont liées sont interdits. Maurice Thorez, mobilisé, a rejoint son régiment. Décision est prise de le faire évader et de le faire passer clandestinement en Belgique. À Jeannette revient l'organisation du passage dans la clandestinité de la famille. Et aussi, celui de la bibliothèque riche alors d'un millier de volumes, et qui est le seul bien du couple. L'homme qui a la charge de mettre les ouvrages à l'abri est un des adjoints au maire d'Ivry, Hippolyte Marquès. Jeannette Vermeersch l'évoque à plusieurs reprises dans ses mémoires¹⁴. Chez lui se tenaient des réunions, notamment avec Eugen Fried, dit Clément, l'envoyé du Komintern auprès du PCF. La sœur du « père Hippolyte », Jeanne Septfonds, réside à Monastère-sous-Rodez, dans l'Aveyron. C'est l'endroit choisi pour préserver la collection de livres. Cette bibliothèque a-t-elle été déménagée au début de la guerre : par crainte que les bombardements ne l'endommagent ? Ou bien l'a-t-elle été après l'interdiction du parti communiste, éventuellement dans la perspective du passage de Thorez dans la clandestinité ? C'est la seconde hypothèse qui est mentionnée dans le récit de Mounette Dutilleuil¹⁵, permanente de la section des cadres. Quand le projet de faire déserteur Thorez est arrêté, elle recherche Jeannette qui doit être de l'expédition. Elle ne la trouve « qu'en fin d'après-midi, dans leur maison

14. Jeannette Thorez-Vermeersch, *La Vie en rouge. Mémoires*, Paris, Belfond, 1998, p. 67-68.

15. Les mémoires de Mounette Dutilleuil (1910-1996) se trouvent sur Internet : <<http://trcamps.free.fr/Mounette>>.

familiale d'Ivry en train de mettre en caisse les derniers livres de la bibliothèque de Maurice. Un camarade attendait pour les emporter en province, à l'abri». La première hypothèse est donc celle choisie par la geste officielle. Cela s'explique aisément : le pacte germano-soviétique constitue pour le parti communiste un épisode qu'il convient d'oublier et les conditions de la désertion de Thorez ont été pendant trois décennies un secret de parti dans lequel le déménagement de la bibliothèque s'est trouvé pris. À une date qui varie selon les témoignages, fin septembre selon Jeanne Septfonds, plus probablement dans les premiers jours d'octobre, elle voit arriver chez elle Henri Fontaine, le chauffeur de Maurice Thorez, lequel lui demande « si [son] frère était arrivé ». Voici ce qu'elle raconte : « J'ai été très surprise et lui ai répondu qu'il était parti le samedi précédent. Fontaine a répliqué : "Nous avons eu un accident à Brive. Moi, je viens par le train et eux arrivent par une camionnette. Ils vous portent des affaires que l'on vous laissera". Et il est sorti, disant qu'il allait à leur rencontre. Une demi-heure après, alors que tous les ouvriers de l'usine étaient déjà sortis, et que le patron, M. Arnal, était allé manger, j'ai vu entrer une camionnette de couleur bleue, bâchée, conduite par un individu que je ne connaissais pas. Mon frère était déjà descendu. Hippolyte m'a dit : "Je t'amène la bibliothèque de Thorez qui a une valeur de 200 000 francs, et qu'il ne voudrait pas voir endommager par des bombardements". Je lui ai répondu : "Au moins, il n'y a rien de compromettant pour moi ?" Et mon frère a rétorqué : "Des livres ne peuvent pas te compromettre".

Aussitôt, ils ont déchargé quatre caisses et une malle d'auto, et la camionnette est allée se ranger derrière l'église. » Jeanne Septfonds, si on en croit ses déclarations, vida les caisses, rangea les livres dans une armoire. Le 4 octobre 1939, au lendemain de la désertion de Thorez, à 17 h 30, Adrien Rollet, commissaire spécial de police du département de l'Aveyron, et Jean-Marie Vergnes, inspecteur de police, perquisitionnaient au domicile des Septfonds et dressaient un inventaire des six cent quarante-six ouvrages qu'ils saisirent. Ils avaient opéré un tri : l'inventaire montre qu'ils ne réquisitionnèrent alors que les livres marxistes, laissant les autres, notamment les fameux volumes de l'Encyclopédie et les éditions rares.

La deuxième saisie est liée à la déchéance de Thorez de la nationalité française, assortie de la mise sous séquestre de tous ses biens par décret en date du 17 février 1940. « Thorez, français de naissance, explique le décret, était [...] secrétaire général du PCF et occupait une place prépondérante dans ce groupement qui ne cachait pas sa dépendance vis-à-vis de l'Union Soviétique [...] En se rendant coupable de la désertion pour laquelle il a été condamné [...] il a manifesté, en même temps que son détachement de notre pays, sa soumission totale aux dirigeants de l'URSS dont il adoptait ainsi publiquement la politique et suivait aveuglément les instructions¹⁶. » Les cinq cent dix livres qui étaient toujours gardés à Monastère-sous-Rodez furent placés sous séquestre par

16. Cité in Anne Simonin, *Le Déshonneur dans la République. Une histoire de l'indignité 1791-1958*, Paris, Grasset, 2008, p. 170.

ordonnance du 23 décembre 1940. Ce sont des traités de géologie, passion de Thorez, la fameuse Encyclopédie, des ouvrages d'histoire de France, d'histoire socialiste. Le préfet de l'Aveyron évoque encore dans un courrier adressé au ministère de l'Intérieur « nombre d'ouvrages de littérature et d'histoire en général luxueusement édités et reliés ». Par des voies encore ignorées, la bibliothèque fut restituée à Maurice Thorez après sa réinstallation en France¹⁷.

17. Ces pérégrinations, assorties de divers documents, sont expliquées sur le site du fonds Thorez dans la partie intitulée « Le roman de la bibliothèque » (<<http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/expo/expo.swf>>; rubrique « 80 Z, le fonds Thorez-Vermeersch »).

Maurice Thorez fut donc privé de sa bibliothèque pendant les cinq années de guerre qu'il passa en Union Soviétique. Il déserte le 3 octobre 1939 au soir, séjourne brièvement en Belgique, gagne Moscou où il arrive le 8 novembre 1939. En octobre 1941, devant l'avance allemande qui menace la capitale soviétique, il est évacué à Oufa, dans l'Oural. Il rejoint Moscou en février 1943 qu'il quitte le 20 novembre 1944.

Ces années soviétiques sont des années de relative inoccupation. Comme dans sa prison de Nancy, Maurice lit beaucoup. Le 16 octobre 1941, alors qu'il est seul à Oufa, où ont été installés les leaders du Komintern, il a ouvert un petit cahier où il note les titres de ses lectures, assorties de citations et de commentaires¹⁸. La lecture a toujours constitué pour lui une passion, un refuge et le moyen de parfaire en autodidacte une culture

18. J'ai retrouvé ce cahier dans les archives Thorez, AN, 626AP/223.

dont il a été privé du fait de ses origines sociales. Ses lectures sont éclectiques, et il est difficile d'y trouver une logique. Elles ne relèvent probablement pas de ses seuls désirs, mais d'un choix dans une offre limitée, celle d'une bibliothèque peut-être rassemblée pour les exilés du Komintern, où l'on reconnaît essentiellement les écrivains français autorisés par les régimes communistes. Comme à Clugnat, il lit des romans : *Paul et Virginie*, *La Chaudière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre, une partie de l'œuvre de Balzac : *La Peau de chagrin*, *La Recherche de l'absolu*, *La Vendetta*, *Gambara*, *Le Chef-d'œuvre inconnu*, *Mémoire de deux jeunes mariées*, etc. Balzac fait partie de ses auteurs préférés. Alors qu'il courtisait Jeannette, « Maurice lui avait acheté un livre dans un kiosque de la gare [de Saint-Étienne], *Eugénie Grandet*, en lui recommandant de lire beaucoup pour combler les lacunes de son instruction et s'enrichir l'esprit », raconte Lise Ricol (laquelle épousera Arthur London). « Me transmettant son savoir tout neuf, elle m'explique : bien qu'homme de droite, Balzac avait si bien su décrire la société de son temps, dénoncer le rôle de l'argent, mettre à nu les moteurs de la lutte des classes, que, sans jamais l'avoir su ni voulu, il avait fait œuvre de révolutionnaire. Marx et Engels l'avaient célébré de son vivant... Nous avons alors dévoré ses romans que nous achetions chez les bouquinistes¹⁹. » Ce souvenir a peut-être joué quand Lise Ricol, avec d'autres dirigeantes de l'Union des femmes françaises – Marie-Claude Vaillant-Couturier,

19. Lise London (1916-2012), *L'Écheveau du temps, II, Le printemps des camarades*, Paris, Seuil, coll. « Seuil-Mémoire », 1996, p. 87.

Maria Rabaté, Mounette Dutilleul... – offrirent à Jeannette, le 22 novembre 1948, pour son anniversaire, l'édition complète de *La Comédie humaine* : « En témoignage de notre profonde affection et de notre reconnaissance pour tout ce que tu nous apportes, pour l'aide donnée à chacune de nous par tes conseils, et par ton exemple de courage et de fermeté, et d'amour du parti ».

Quand la mort le frappera brutalement sur *Litva*, le bateau le conduisant en vacances en Union Soviétique, Maurice Thorez sera en train de lire et d'annoter *La Comédie inhumaine* d'André Wurmser, consacrée à l'œuvre de l'écrivain.

Il se plonge aussi dans Diderot, un de ses auteurs favoris : *Entretien d'un père avec ses enfants*, *Le Neveu de Rameau*, *Ceci n'est pas un conte*, *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, *Les Deux Amis de Bourbonne*, *Éloge de Richardson*... Le philosophe figure en occupe une bonne place dans la bibliothèque : œuvres complètes, choisies, volumes séparés en plusieurs exemplaires.

Quand la famille Thorez, agrandie de Paul né en 1940 à Moscou, rentre en France en novembre 1944 après que Maurice a bénéficié de la part du général de Gaulle d'une grâce amnistiante, elle change de style de vie. C'en est fini du pavillon petit-bourgeois d'Ivry. Le parti a mis à sa disposition une imposante propriété à Choisy-le-Roi qui lui a été attribuée en dommages de guerre. La bibliothèque trouve place principalement dans le bureau de vastes dimensions qui est désormais celui de Thorez. Elle s'accroît considérablement : plus de la moitié des dix mille volumes qui constituent le fonds sont publiés après

1945, nombre d'entre eux dans des éditions originales issus de dons, en partie pour le cinquantième anniversaire. Les écrivains, principalement ceux de la mouvance communiste, envoient leurs livres dédiacés à Thorez. Ainsi, un cinquième des ouvrages figurant dans la bibliothèque comporte une dédicace : champions toutes catégories, Louis Aragon (trente-cinq envois dédiacés) et Elsa Triolet (dix-sept), couple en quelque sorte miroir de celui de Maurice et Jeannette. Le premier livre dédiacé par le couple que l'on trouve dans la bibliothèque est un ouvrage d'Elsa, *Bonsoir, Thérèse*. La dédicace est un simple « hommage ». Elle atteste l'absence d'une quelconque familiarité. Les deux couples ne sont pas encore liés comme ils le seront pendant la guerre froide, même si le fait que l'ouvrage est dédié « à Jeannette Vermeersch, à Maurice Thorez », et qu'Elsa signe (et c'est la seule fois) « Elsa Triolet-Aragon », suggère déjà que les liens tissés le sont de couple à couple. En 1959, quand Aragon envoie un exemplaire d'Elsa, les relations sont alors étroites entre les Aragon et les Thorez : « À Jeannette et Maurice / qui savent bien / que jusqu'au bout la vie et l'amour c'est pareil / avec notre double affection / Louis ». Thorez possède aussi désormais un *ex-libris* qu'il colle sur la plupart des ouvrages qu'il possède. Le dessin qui y figure multiplie les symboles. *Germinal*, le roman de Zola, est ouvert sur fond de paysage minier ; à l'arrière-plan, des livres fermés. Sur leur tranche, les noms de Marx et Lénine. La symbolique est limpide : alors qu'il a quitté le Nord depuis des décennies, que la mine n'est qu'un souvenir, Thorez se revendique toujours

comme un descendant des héros du roman de Zola, des héros qui sont dès lors guidés par une théorie de l'histoire qui fait de la classe ouvrière, organisée selon les principes de Lénine, le fer de lance de la société nouvelle.

Thorez a ceci de particulier par rapport à d'autres lecteurs-collectionneurs, qu'aucun de ses écrits intimes, notamment le journal qu'il a tenu à partir de 1952, ne fait allusion à une quelconque visite de librairie ou à un achat de livre. Hormis ses jeunes années, quand il souscrit au *Bulletin communiste* de Souvarine, ou quand Jeannette acquiert l'encyclopédie Quillet, les livres sont des cadeaux envoyés par les auteurs ou les maisons d'édition communistes.

Les auteurs qui lui adressent leurs livres sont généralement membres du parti. Ce ne sont pas seulement des ouvrages de littérature, mais aussi des ouvrages scientifiques : de médecine, de physique... Ce sont eux qu'il lit, et parfois annote ; et il en accuse presque toujours réception. Certains auteurs communistes, comme Claude Roy, Louis Aragon et Elsa Triolet, publient dans des maisons « bourgeoises » et ont conservé une place dans l'histoire de la littérature ; d'autres, édités par les maisons du parti communiste, sont tombés dans un oubli total. Certains, comme André Stil (*Paris avec nous*) ou Waldeck Rochet (pour la deuxième édition de *Vers l'émancipation paysanne*), lui soumettent manuscrit ou épreuve. Les intellectuels du parti, Pierre Courtade ou Jean Fréville, lui demandent conseil pour leurs œuvres futures.

Il y a aussi tout ce que Maurice et Jeannette ne lisent pas. La bibliothèque dessine le périmètre de la culture d'un communiste et dresse une frontière hermétique avec le monde illicite. Il ne s'agit pas de s'y confronter. Il suffit de lui dénier existence. Il y a, en matière de livres comme dans d'autres domaines, eux et nous. Ainsi ne figure aucun ouvrage critique à l'égard du communisme, ouvrages qui sont pourtant dans les années d'après-guerre autant de best-sellers, *Le Yogi et le Commissaire* de l'ancien kominternien Arthur Koestler (édition de 1946, sans annotation) étant l'exception qui confirme la règle. On n'y trouve ni *Faux Passeports* du Belge Charles Plisnier, ancien dirigeant du Secours rouge international, prix Goncourt 1937, ni *Le Zéro et l'Infini* de Koestler, ni *J'ai choisi la liberté* du transfuge Kravtchenko qui attaquera en diffamation *Les Lettres françaises* pour avoir mis en doute son identité d'auteur, ce qui valu au périodique communiste un procès retentissant (1949). Alors que Jeannette Vermeersch est la figure de proue de la lutte contre la contraception, prononçant devant les parlementaires communistes le discours fameux par lequel elle stigmatise « les vices de la bourgeoisie », aucune des auteures féministes qui réfléchissent alors sur la condition de la femme et contribuent ainsi à la changer, Simone de Beauvoir ou Françoise d'Eaubonne, n'est représentée dans sa bibliothèque. Dans cette bibliothèque ne figure également aucun roman des écrivains qui marquèrent le xx^e siècle : ni Proust, ni Roger Martin du Gard, ni Camus, ni Malraux, ni Sartre... Rien en vérité qui

ne soit susceptible d'ébranler ses façons de voir et de sentir. Thorez n'aime pas Stendhal, auquel Léon Blum consacra un ouvrage²⁰.

Il l'écrit dans son journal, alors que son fils cadet, Pierre, est allé voir *Le Rouge et le Noir*, le film de Claude Autant-Lara inspiré du roman, et où Gérard Philippe joue le rôle de Julien²¹: «Je n'aime pas ce livre qui est la glorification de l'égoïsme avec son héros Julien Sorel, monstre de l'individualisme et ambitieux forcené, activiste sans scrupule, qu'on voudrait nous faire prendre pour un révolté exprimant les sentiments et les aspirations du peuple». Et le 11 juin 1955, il recopie cette citation de Lénine: «Dostoïevski est à la mode chez nos bourgeois parce qu'il exprime, contre l'idée et la pratique de la lutte révolutionnaire des masses pour leur libération [...] une conception individualiste (anarchiste) et réactionnaire du désespoir et de la régénération pour la religion.» Le 27 septembre 1954, à l'occasion de la visite de Jean Fréville, qui est bien souvent sa plume, et qui vient de republier les textes de Marx et d'Engels sur l'art et la littérature, Maurice note «l'opinion juste de Jeannette sur ce que doit être un bon roman qui éveille les consciences et les énergies».

20. Léon Blum
(1872-1950),
*Stendhal et le
beylisme*, Paris,
Albin Michel, 1930
(2^e édition).

21. Le 4 décembre
1954.

En 1953, après la mort de Staline, quand Thorez revient d'Union soviétique où il a été soigné suite à son attaque en octobre 1950, le parti a acquis pour lui une grande propriété à Bazainville, dans l'actuel département des Yvelines. Il passe aussi

de longs mois dans le Midi, consacrant de longues heures à la lecture. Il continue à inscrire dans le journal qu'il tient quotidiennement les livres qu'il lit. Les cadeaux et la bibliothèque quittent Choisy, où Jeannette habite encore avec les enfants, pour Bazainville ; ils y sont installés dans une grange à l'intérieur de laquelle deux balcons se font face. La bibliothèque y est pour partie rangée, les tableaux accrochés au mur, les objets entreposés sur ces deux balcons. C'est ce que la famille appelle « le musée ». Le tout reste à Bazainville alors que dans l'émotion du décès soudain de Thorez, en juillet 1964, est élaboré le projet d'un institut Maurice-Thorez qui abriterait notamment ses archives, la bibliothèque, les cadeaux. L'institut Maurice-Thorez n'ayant pas, aux yeux de Jeannette, tenu ses promesses, la maison de Bazainville, comme l'avait d'ailleurs été dès 1958 celle de Choisy, est rendue au parti et Jeannette, qui démissionne de toutes ses fonctions dirigeantes après la timide condamnation par le parti communiste de l'entrée des chars soviétiques à Prague en août 1968, partage ses jours entre son HLM de la rue Danielle-Casanova et la maison de Callian dont la construction avait commencé à la veille des dernières vacances de Maurice. Jeannette y fait transporter archives, livres, cadeaux, et construire un petit bâtiment pour entreposer pieusement l'ensemble. Le problème de leur devenir se posa à sa mort, en 2001, qui entraînait la vente de la maison de Callian.

Les bibliothèques privées, note Jacques Bonnet, à de très rares exceptions près, « disparaissent la plupart du temps à la mort de leur « organisateur ».

Les héritiers ne savent que faire de cette masse d'ouvrages encombrants et sans intérêt pour eux. Il peut même y avoir, dans leur hâte à vendre, un intérêt lucratif²² ». Les héritiers de Maurice Thorez et Jeannette Vermeersch furent effectivement

22. Jacques Bonnet, *op. cit.*, p. 130.

l'objet de démarchages, leur proposant notamment l'acquisition des archives. Leur décision, en ce qui concerne les archives, fut simple : « Nous voulions maintenir l'unité du fonds, nous voulions qu'il soit entreposé dans un environnement sûr, nous voulions qu'un inventaire détaillé puisse être consulté. Nous nous sommes tout naturellement tournés vers les Archives nationales. Elles rassemblent le patrimoine national. Nous pensions que nos parents y avaient leur place. Elles font partie du service public, sans finalité marchande, ce qui nous convient²³. » Les Archives natio-

nales n'ayant ni vocation ni place pour recevoir les bibliothèques en rapport avec les archives qui y sont déposées, la bibliothèque fut confiée aux archives municipales d'Ivry. Ce choix s'explique par le fait que Maurice et Jeannette y vécurent de longues années, et que pour partie leurs enfants y grandirent. Les archivistes décidèrent de conserver la bibliothèque dans son classement d'origine tout en la mettant à la disposition de tout un chacun par l'intermédiaire du site Internet. Certes, d'un point de vue juridique, cette bibliothèque appartenait aux héritiers de Maurice Thorez

23. Pierre Thorez, « Le choix des Archives nationales », in Association des archivistes français, *Les Archives des hommes politiques contemporains* (actes du colloque, Paris, palais du Luxembourg, 20-21 octobre 2006), Paris, Gallimard, 2007, p. 133-138.

et de Jeannette Vermeersch. Elle était un bien privé. Mais dans la façon dont elle fut constituée, dans la place symbolique qui fut la sienne dans l'univers des communistes français, elle représente un bien commun aux communistes, une butte témoin d'un paysage culturel et politique aujourd'hui disparu. Cette bibliothèque, les ouvrages qu'elle rassemble, portent aussi témoignage sur une époque peut-être aujourd'hui révolue, celle où les dirigeants des partis politiques entretenaient un lien intime avec la culture et l'histoire de notre pays, même si cette culture et cette histoire n'avaient pas pour tous la même signification. Ce lien était particulièrement fort dans les partis d'inspiration marxiste, puisque ceux-ci se fondaient sur une philosophie de l'histoire, s'inscrivaient dans l'histoire dont ils tiraient des leçons. Notre période ne valorise plus le livre et la lecture. Elle valorise la parole subjective, l'opinion, la rapidité. Elle se caractérise par ce que l'historien François Hartog appelle « le présentisme ». Olivier Rolin le décrit dans un roman, *Tigre en papier*. Dans sa jeunesse, qui était aussi la mienne à quelques années près, « [le] monde que vous aviez sous les yeux, dans lequel vous viviez, était comme approfondi, transfiguré par une puissance qui reliait chaque événement, chaque individu, à toute une chaîne ancienne d'événements et d'individus plus grands, tragiques ». Or « aujourd'hui il semble qu'il n'y ait plus que du présent, de l'instantané même, le présent est devenu un colossal fourmillement, une innervation prodigieuse, un big bang permanent²⁴ ».

24. Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, coll. « Points : roman », 2003, p. 29.

Annette Wieviorka

Annette Wieviorka est directrice de recherche au CNRS (UMR-IRICE-Paris 1). Ses travaux ont principalement porté sur la mémoire de la Shoah et sur l'histoire du communisme français. Elle a notamment publié *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli* (Plon, 1992) et *Maurice et Jeannette. Biographie du couple Thorez* (Fayard, 2010). Son itinéraire intellectuel a fait l'objet d'un livre d'entretien avec Séverine Nickel, *L'Heure d'exactitude. Histoire, mémoire, témoignage* (Albin Michel, 2011). Son dernier ouvrage est écrit en collaboration avec Michel Laffitte : *À l'Intérieur du camp de Drancy* (Perrin, 2012).

Sources

< <http://www.fonds-thorez.ivry94.fr/thorez> >
Fonds Thorez aux Archives nationales : 626 AP

Indications bibliographiques

Jacques Bonnet, *Des bibliothèques pleines de fantômes*, Denoël, 2008.

Annie Kriegel, *Les communistes français dans leur premier demi-siècle. 1920-1970*, Seuil, 1985.

Bernard Pudal, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Presses de science, 1989.

Maurice Thorez, *Fils du peuple*, Éditions sociales internationales, 1937 et Éditions sociales 1949 et 1960.

Dominique Varry, « L'histoire des bibliothèques en France. État des lieux », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 2, 2005, disponible en ligne : < <http://bbf.ensibb.fr/consulter/bbf-2005-02-0016-003> >.

Jeannette Vermeersch, *La vie en rouge. Mémoires*, postface de Jean Salem, Belfond, 1998.

Paul Thorez, *Les enfants modèles*, Lieu commun, 1982.

Christian Jacob Mondes lettrés : fragments d'un abécédaire

ABÉCÉDAIRE**ALEXANDRIE**

Alexandrie est l'horizon de mon travail depuis des années. Alexandrie, la ville rêvée et fondée par le conquérant, entre Méditerranée et terre égyptienne, une ville qu'il ne devait jamais voir construite, mais où sa dépouille un jour reposerait. Cette métropole m'évoque d'abord un paysage, une atmosphère : carrefour des langues et des cultures, des religions et des savoirs, où se croisaient vétérans de l'armée macédonienne, marchands et marins, scribes et aventuriers, lettrés et entrepreneurs, Alexandrie était une ville nouvelle fondée sur la marge d'une terre à l'antique mémoire, aux sagesses ancestrales, matérialisées dans son écriture sacrée, ses monuments colossaux, le rythme des crues de son fleuve nourricier, ses généalogies de rois en comparaison desquelles les Grecs semblaient le plus jeune des peuples. Cette ville nouvelle fit l'objet de la planification la plus moderne, lieu de toutes les audaces urbanistiques, de tous les défis technologiques, avec son port, son phare, son canal d'adduction d'eau douce, acheminant l'eau du Nil lors des crues annuelles et la distribuant dans un réseau de citernes souterraines, par quartiers, par maisons. Il y avait aussi le palais royal, occupant un quartier entier de la ville, un vaste complexe de bâtiments et de jardins que l'on peut imaginer sur le modèle de la Cité interdite à Pékin. Il y avait enfin le mélange des signes et des formes, du marbre et du granit, des symboles et des univers visuels, qui faisait d'Alexandrie un laboratoire culturel, un lieu de métissage des traditions et des architectures, des représentations et des idéologies, entre Grèce et Égypte. Alexandrie est aussi le lieu du Musée et de sa

collection de livres. Comment doter cette ville nouvelle d'une mémoire, comment l'enraciner dans la tradition grecque ? Comment faire de la capitale d'un royaume parmi d'autres, dans l'immense espace conquis par Alexandre, le centre du monde, voire un monde en soi ? Le fondateur de la dynastie des Lagides, Ptolémée I^{er}, fut conseillé par Démétrios de Phalère, philosophe et homme politique athénien qui fréquenta l'école d'Aristote. Cette dernière se présentait comme une communauté réunie autour de son chef intellectuel, Aristote, puis de ses successeurs, dans un projet de vie voué aux savoirs et à la philosophie. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est dans cette école qu'apparut l'idée de bibliothèque, comme fonds de référence, comme instrument de savoir, comme espace partagé par un groupe de penseurs et d'étudiants, à la fois lecteurs et producteurs de nouveaux textes. Certes, cette bibliothèque appartenait au fondateur de l'école, et elle fut léguée à son successeur comme une partie de son héritage matériel. Mais elle était aussi un bien commun, un horizon collectif, une référence partagée, cet espace où se trouvaient archivés les mots, les savoirs, les idées et la pensée des prédécesseurs : la lecture permettait de les faire revivre, de leur donner un rôle effectif dans la conception de nouveaux textes, dans l'enrichissement des connaissances, dans la progression de la pensée. La bibliothèque était l'archive des savoirs hérités et partagés, matérialisant le large spectre d'intérêts intellectuels des membres du Péripatos. Tel est le dispositif que Démétrios suggéra d'implanter à Alexandrie. La bibliothèque d'Alexandrie, cependant, ne traduit pas seulement un changement

d'échelle, mais aussi un changement de statut par rapport à ce précédent athénien. De propriété personnelle d'un philosophe mise à la disposition de son entourage, la bibliothèque devient possession royale, emblème d'une domination symbolique sur le monde grec et au-delà, captation d'un héritage culturel et littéraire : la bibliothèque est une manière de s'approprier la mémoire lettrée et intellectuelle des cités grecques, de faire du quartier du palais royal le lieu de son archive, par la collection de ces supports matériels et analogiques que sont les livres. La constitution de la bibliothèque d'Alexandrie obéit à une logique politique et symbolique autant qu'intellectuelle : l'accumulation, la thésaurisation d'objets, dont la masse même signifiera l'universalité.

Du lieu physique occupé par cette collection, de son organisation, de son personnel, de ses modalités d'usage et d'accès, nous ne savons presque rien. La légende de la bibliothèque universelle et de son anéantissement par le feu s'est propagée du grec au latin, du grec à l'arabe, avant de se répandre dans les langues vernaculaires de l'Occident moderne. La catastrophe est à la mesure du projet universel des Ptolémées, toute la mémoire du monde se trouve anéantie lors de la guerre alexandrine de César.

Que savons-nous au juste ? La bibliothèque d'Alexandrie n'était pas un bâtiment distinct, associant une salle de lecture et des espaces de rangement. Ce dispositif apparaîtra avec les bibliothèques impériales romaines, édifices qui accueilleront lettrés et personnel technique. La bibliothèque d'Alexandrie était, au sens propre du terme, un lieu de conservation des livres, une pièce s'ouvrant sur un portique, des étagères contre les murs,

où l'on rangeait les rouleaux dans le sens de la longueur en laissant dépasser une étiquette d'identification à l'une des extrémités. Ces étagères formaient peut-être des casiers, regroupant des genres littéraires ou des champs de savoir particuliers. Cette répartition était sans doute reflétée dans les *Tables de ceux qui se sont illustrés dans tous les domaines de la culture et de leurs écrits*, cent vingt rouleaux composés par le poète Callimaque. Ce dernier ne fut pas l'un des directeurs de la bibliothèque dont la tradition nous a transmis les noms, mais il fut chargé de réaliser une forme de catalogue bio-bibliographique dont quelques fragments survivent. Comment et par qui ces rouleaux étaient-ils manipulés ? Qui étaient les responsables de leur entretien matériel, du rangement ? Il nous faut imaginer des esclaves lettrés chargés de ces opérations. Comment les savants et les lettrés en résidence dans le Musée passaient-ils leur temps ? Strabon évoque une salle où ils prenaient leurs repas en commun. Le banquet était un cadre traditionnel de conversations cultivées, voire philosophiques et savantes, comme en témoignent Platon puis, sous l'Empire romain, Plutarque et Athénée. Comment Zénodote et Lycophron, Callimaque et Ératosthène, Aristarque ou Aristophane de Byzance utilisaient-ils la grande collection de livres réunie par la dynastie Lagides ? Des esclaves leur servaient peut-être de lutrins humains, déployant les rouleaux de papyrus à hauteur d'yeux pour en permettre la lecture. Ou alors l'un d'eux faisait la lecture du texte à haute voix, pour un cercle d'auditeurs attentifs. Les savants avaient parfois besoin de comparer différentes versions d'une même œuvre : l'une des caractéristiques du papyrus étant son élasticité, il

était nécessaire de tenir le rouleau en le déroulant d'une main et en l'enroulant de l'autre. Lorsqu'il s'agissait de prendre des notes, d'extraire des passages, ou encore de commenter, il fallait avoir autour de soi des scribes capables d'écrire vite et bien sous la dictée. Où se déroulaient ces séances de travail ? Sous un portique couvert, à l'abri du soleil et du vent ? Dans l'un de ces exhèdres où l'on pouvait s'asseoir en demi-cercle ? Les lettrés pouvaient-ils emporter les précieux rouleaux dans leur lieu de résidence ? Pouvaient-ils déléguer à des scribes le soin de les recopier pour leur usage personnel ? Dès que l'on tente de faire revivre ce monde lettré, de multiples difficultés surgissent. Nos sources sont muettes, la bibliothèque d'Alexandrie est étonnamment abstraite et dématérialisée. Peut-on combler les lacunes massives de notre documentation par ce que nous savons des pratiques savantes aux premiers siècles de notre ère ? Aulu-Gelle, Plutarque, ou Athénée nous introduisent dans différents univers de sociabilité savante, entre les salons de riches protecteurs ou de notables des mondes lettrés, et nous font découvrir les pratiques d'enseignement et de discussion sur les textes, les manières de problématiser ce que l'on lit, le recours à des ouvrages de référence pour identifier un livre ou éclairer une difficulté d'interprétation, les jeux érudits à base de questions-réponses, le maniement des citations et les prouesses mnémoniques des grands lecteurs. Si la bibliothèque d'Alexandrie est à ce point absente de nos sources, c'est pour une part en raison de sa nature et de son statut : elle est la collection de livres mise à la disposition des lettrés et savants accueillis dans le Musée, ce lieu dévolu aux Muses et aux choses de l'esprit, dans l'enceinte du quartier royal. Elle n'est pas un monument.

Lorsque Strabon visite Alexandrie, au seuil de notre ère, il mentionne le Musée, et non la bibliothèque, car celle-ci n'est pas un bâtiment distinct. Notons aussi qu'il ne dit pas un mot de l'épisode de l'incendie apocalyptique qui serait intervenu lors de la guerre de César. Son silence est l'un des indices qui conduisent à remettre en cause la réalité de cette catastrophe.

Les effets de cette collection de livres et des travaux et des formes d'écriture qu'elle a permis sont néanmoins perceptibles. Depuis cet épiscentre invisible que fut la bibliothèque du Musée, on peut repérer les vagues concentriques de son influence, à la fois dans l'espace et dans le temps.

Certes, l'école d'Aristote à Athènes a vu se développer cette forme de travail savant où les livres jouent un rôle important, à la fois sources documentaires, horizon de pensée permettant de formuler de nouvelles idées, de nouvelles théories, par contraste ou analogie, œuvres littéraires composant un patrimoine culturel, traités scientifiques, rhétoriques, politiques, recueils de données prélevées dans la bibliothèque et redistribuées par thèmes. Cette bibliothèque de travail s'est enrichie des écrits produits par le cercle aristotélécien : traités, notes de cours. Elle est à la fois une archive et un dispositif actif, dynamique, cumulatif.

Alexandrie a donné une portée nouvelle à ce type de pratiques savantes. Le seuil quantitatif atteint par la collection – quatre cent quatre-vingt-dix mille rouleaux sous Ptolémée Philadelphe, selon Tzetzes – et la politique de prestige de la dynastie royale ont attiré les meilleurs lettrés et savants vers ce centre de culture. L'ampleur de la collection a nécessité de nouvelles procédures de recensement, de classification,

de comparaison des textes afin d'en résorber les variantes, de commentaires. Elle a aussi déployé un nouveau champ de langage et de savoir, en offrant aux savants lecteurs l'horizon de tout ce qui de la tradition grecque antérieure, fut un jour confié à l'écrit. La distanciation, l'objectivation permises par l'écrit ont contribué à faire émerger de nouveaux objets de savoir, visant la complétude, l'exhaustivité, l'universalité, qu'il s'agisse du recensement des traditions et curiosités des cités grecques, de la carte de la terre habitée, de l'histoire universelle, des lexiques et glossaires, des éditions critiques de textes et de leurs commentaires. La bibliothèque du Musée a aussi favorisé l'essor d'une nouvelle forme de littérature, une écriture de lecteurs, réflexive et expérimentale, puisant dans l'imitation et l'interprétation des œuvres anciennes les éléments d'une esthétique allusive et sophistiquée.

Dans mon itinéraire de recherches, j'ai exploré les effets de ce moment alexandrin : la géographie hellénistique et d'époque impériale m'a semblé avoir particulièrement bénéficié de ces ressources documentaires, qu'il s'agisse de la carte d'Ératosthène, le polymathe bibliothécaire, de la *Géographie* de Strabon ou de la *Description de la terre habitée* de Denys d'Alexandrie, un poète mineur contemporain de l'empereur Hadrien qui écrivit un manuel de géographie pour un public scolaire. Mais c'est surtout dans le milieu des érudits, bibliophiles et antiquaires sous l'Empire que j'ai trouvé l'influence la plus nette du Musée d'Alexandrie et de sa collection de livres : cinq siècles après la fondation du Musée, la bibliothèque est l'horizon des grammairiens, rhéteurs, médecins, philosophes et poètes. L'accès au savoir,

à la tradition, à la littérature passée, à la langue grecque elle-même et à ses critères de pureté, à l'univers des objets et des pratiques sociales est désormais conditionné par les sources écrites, par l'interprétation des textes, par la mémoire qui permet de mobiliser des citations.

Voir aussi :

MARTIN (Henri-Jean)
ROULEAU

ALPHABET

AMNÉSIE *Voir :* **PERTE**

ANNOTATION *Voir :* **LECTURE SAVANTE**

ANTHROPOLOGIE *Voir :* **LIEUX DE SAVOIR, MONDES LETTRÉS**

APPRENTISSAGE

ARCHIVE *Voir :* **CARNET**

ATHÉNÉE DE NAUCRATIS *Voir :* **PERTE**

ATLAS *Voir :* **CARTE**

AUTEUR

AUTODAFÉ

B

BABEL *Voir :* **BORGES (JORGE LUIS)**

BIBLIOGRAPHIE MATÉRIELLE

BIBLIOMANE *Voir :* **ATHÉNÉE DE NAUCRATIS**

BIBLIOPHILE

BIBLIOTHÈQUE

Les grandes bibliothèques d'études – universitaires, royales, princières, humanistes, puis nationales –, sont les matérialisations normatives et prescriptives d'un patrimoine lettré et intellectuel. Elles classent, elles distribuent, elles sélectionnent, elles éditent, elles hiérarchisent les objets qui composent ce patrimoine (livres, manuscrits, documents multimédias et numériques), en reproduisant les canons littéraires et les découpages disciplinaires en vigueur dans une société

et à un moment de son histoire, et parfois en les forgeant. Elles les organisent selon un double ensemble de coordonnées, spatiales et temporelles. Elles sont au monde des livres et des documents ce que l'encyclopédie est au monde du savoir : une tentative de rassemblement et d'articulation, un dispositif à la fois systématique et virtuel, une promesse et un horizon, une totalité ordonnée. Les bibliothèques se définissent non seulement par leurs collections et leurs logiques d'organisation, mais aussi par leurs lecteurs, lesquels témoignent de multiples stratégies d'appropriation, de projets intellectuels et spirituels déterminés par les politiques du savoir ou par les libres choix d'un itinéraire personnel. L'étudiant du collège médiéval est confronté à un petit nombre de livres qui font autorité, manuels, commentaires, sommes, cadres normatifs du droit, de la logique ou de la théologie. Il pratique une lecture d'apprentissage et d'imprégnation, de mémorisation et de rumination lente. Pour l'humaniste italien, la lecture des auteurs anciens redécouverts est indissociable de la traduction, de l'édition et du commentaire, mais aussi de l'apprentissage des normes linguistiques et stylistiques du latin, nécessaires à l'éloquence comme à l'écriture. L'historien, le cosmographe, le naturaliste, l'encyclopédiste utilisent la bibliothèque comme un lieu de télé-connaissance où, par la médiation des livres, l'esprit humain peut accéder au passé le plus reculé, aux régions les plus lointaines, exploiter des gisements de connaissances, d'observations et d'expériences, collecter des faits et des objets innombrables, les mettre en ordre, les nommer et les décrire. Le philosophe, le théologien, le mystique se confrontent à des autorités intellectuelles ou spirituelles, qu'ils suivent humblement

ou qu'ils défient: l'écriture a ce pouvoir de dérouler des chemins de pensée, de réflexion ou de méditation, et le lecteur suit le texte comme un fil d'Ariane, qui le conduira dans les labyrinthes de son propre esprit. On vient aussi en bibliothèque pour chercher des sources, premières ou secondaires, et la métaphore mérite d'être filée. Le savoir, la tradition, la transmission sont conçus sur le modèle d'un fleuve qu'il faut remonter et par lequel il faut se laisser porter. À la fois quête et exploration, le temps passé en bibliothèque permet de remonter aux sources ou de dériver au fil des courants, d'affluent en affluent, jusqu'aux grands bassins de rassemblement de tous les savoirs humains. Certains lecteurs se laissent porter par le long fleuve d'une tradition particulière, et le voyage leur permet de remonter ou de descendre le cours du temps. D'autres tentent de détourner le cours des savoirs acquis par des inflexions novatrices, voire révolutionnaires, par des barrages, des écluses ou des filtres. On vient peut-être aussi en bibliothèque pour se ressourcer dans un bain de mots et d'idées, de pensées et d'images, pour oublier le monde et le temps, pour s'oublier soi-même et se glisser dans l'écriture, dans la langue et la vision de l'autre.

Autre lecteur: le chercheur contemporain qui voyage de livre en livre, réunit et consulte la bibliographie sur un sujet, prend des notes, fait des fiches, copie, photocopie et numérise, interroge et découvre, pense et écrit. Car on voyage en bibliothèque, soit selon un itinéraire linéaire, tracé à l'avance et balisé par les cotes des ouvrages que l'on veut consulter, soit en naviguant à l'aventure, en se laissant porter par les courants, les hasards, les bonnes fortunes d'une

trouvaille inattendue, d'une île inconnue sur la carte des savoirs et des livres. J'imagine qu'il existe des lecteurs obsessionnels et méthodiques qui suivent des routines singulières, comme choisir le livre du jour en déclinant les lettres de l'alphabet, ou en variant les disciplines, en descendant ou en remontant les arborescences de la classification de Dewey, de même que les mappemondes permettent de rêver à des voyages qui suivraient chaque parallèle ou chaque méridien du globe, ou qui projetteraient les règles de déplacement des pions d'un jeu d'échecs sur le damier que ces lignes dessinent. Même la plus familière des bibliothèques déploie un monde, un horizon autour de ses lecteurs. On peut regarder ce monde de loin et de haut, ou choisir une voie d'entrée particulière et partir à l'aventure, au ras du sol. Certains préfèrent ne pas s'attarder dans le labyrinthe par crainte de s'y perdre. Ils s'efforcent de prendre de la hauteur et de maîtriser la bibliographie. Au moment de leur choix, ils arrêteront le vertigineux voyage pour se tourner vers l'écriture et la synthèse. D'autres en revanche choisissent de rester dans les labyrinthes de l'érudition. Chaque mot, chaque article, chaque livre, chaque nom propre, chaque nouvelle référence bibliographique est un seuil à franchir, ouvre un couloir à explorer, multiplie les bifurcations possibles. Certains grands érudits ont atteint des zones du dédale que très peu avant eux avaient explorées. Les plus avisés ont déroulé un fil d'Ariane pour retrouver leur chemin vers la sortie et la réalité. D'autres cèdent à la fascination des jeux de miroir, des perspectives infinies, des escaliers en trompe l'œil. Les labyrinthes de l'érudition ressemblent aux architectures réflexives et impossibles d'Escher

et peuvent conduire le lecteur égaré au cœur de la bibliothèque de Babel dont Borges fut le premier topographe.

Chaque lecteur vit une expérience intime et particulière de la bibliothèque. Son choix de livres, sa manière de lire, cursive ou plume en main, sa récolte de mots, d'idées, d'informations, le travail de sa réflexion, ses rêveries digressives, tout cela fait que le public d'une salle de lecture est une juxtaposition d'univers singuliers, autonomes, incommunicables, qui partagent toutefois, dans le silence ou la faible rumeur de la bibliothèque, la rencontre avec les voix et les pensées de l'absent. La lecture tient de l'évocation des ombres, de l'évocation des morts, où les chants et les savoirs, les imaginations et les mémoires de ceux qui ne sont plus reviennent à la vie. Cette expérience peut être marquante ou banalisée, atténuée ou fulgurante. Il m'est souvent arrivé de réaliser qu'après une journée de travail en bibliothèque, je n'étais plus tout à fait le même, ma mémoire, mon champ de réflexion, mon espace imaginaire s'étaient enrichis ou subtilement modifiés. Car la bibliothèque est aussi une *cosa mentale*. Elle est ce que chaque lecteur construit, s'approprie, mémorise au fil de ses lectures. Elle est composée de ces découvertes, de ces surprises, du patient dialogue avec les livres, de l'empreinte évanescence ou durable des textes lus sur les tablettes de la mémoire. La bibliothèque mentale, entre mémoire et imaginaire, est un paysage affectif autant qu'une architecture intellectuelle.

Voir aussi :

CARTE, FICHER

BIBLIOGRAPHIQUE

BLOG *Voir :* **CARNET**

BORGES (JORGE LUIS) *Voir :* **BABEL**

BUREAU

Mon bureau est à la fois la pièce où je passe la plus grande partie de mon temps et un meuble qui en constitue le point d'ancrage principal. Depuis mes années d'étudiant, ce meuble a changé d'usage. Dans les années soixante-dix du siècle dernier, c'est l'écriture manuscrite qui dominait, aussi bien pour prendre des notes pendant les cours que pour rédiger les devoirs. Mon bureau de style Empire avait de chaque côté deux tiroirs superposés, et un grand tiroir médian. Chacun de ces tiroirs avait un usage bien défini : en haut à gauche, tous les instruments d'écriture et de coloriage, les gommes, la règle, un couteau Opinel, une loupe, les taille-crayons, les trombones, les élastiques, un tube de colle Scotch, le ruban adhésif, l'encrier ou les cartouches d'encre pour le stylo à plume. J'avais différents stylos avec des plumes d'or ou d'argent, des stylos dont il fallait remplir le réservoir à l'encrier, opération périlleuse entre toutes, ou qui acceptaient les cartouches, des stylos qui écrivaient bien ou qui n'écrivaient plus mais que je gardais quand même, comme des témoignages archéologiques de mon travail scolaire ou des souvenirs du cadeau récurrent que je recevais à mes anniversaires ou lors des fêtes familiales. Quand j'écrivais avec ces stylos, j'avais toujours de l'encre au bout des doigts à la fin de la journée. Dans le tiroir en bas à gauche, c'était la réserve de paquets de fiches, généralement quadrillées, blanches, mais aussi de couleur, de différents formats pour répondre à différents usages. J'avais sur le bureau des boîtes en bois pour ranger ces fiches dans le sens de la hauteur ou de la largeur, avec des intercalaires cartonnés pour bien marquer les subdivisions. J'ai commencé à constituer mes fichiers

au temps du lycée : fiches de monnaies grecques et romaines dont je découpais les photographies sur les publicités de magasins numismatiques ou de ventes aux enchères dans les *Connaissance des Arts* que recevaient mes parents, fiches correspondant à des sites archéologiques de la région parisienne, fiches consacrées aux héros homériques comme au calendrier des événements racontés dans l'*Iliade*. Dans le tiroir central se trouvaient des chemises cartonnées de différentes densités, des blocs de papier quadrillé que mon père ramenait de son travail, des paquets de doubles feuilles quadrillées et à marge rouge, perforées pour entrer dans des classeurs aux couvertures rigides, qui me servaient pour les devoirs ou pour prendre des notes pendant les cours. Une lampe de style anglais m'apportait un éclairage chaud et tamisé.

Cette table de travail m'a accompagné pendant des années et m'a suivi dans trois déménagements. Elle a connu deux machines à écrire électriques, puis mon premier Macintosh, un 512K, suivi d'un Mac Plus, et peu après d'un Mac SE/30, avant de supporter le grand écran d'un MacIIci, lourd et massif, qui en a occupé une bonne partie, mais m'offrait un espace visuel correspondant à deux pages A4 déployées. Il fallut avec le temps prévoir des meubles annexes, pour l'imprimante laser, pour le scanner, pour les disques durs externes. Des lianes de câbles SCSI et électriques reliaient ces différents périphériques et permettaient de faire circuler des uns aux autres l'écrit, l'image et le son, mes fichiers et mes dossiers. Au milieu des années 1990, je me suis rendu à l'évidence : ce bureau ancien n'était plus adapté à une

forme de travail reposant de plus en plus sur le clavier, la souris et l'écran. J'ai opté alors pour une table moderne, minimaliste et solide, toute blanche, offrant une certaine profondeur pour disposer à la fois un grand écran, une rangée de livres, une pile de dossiers, un lutrin métallique pour garder un livre ouvert avec la bonne inclinaison et prendre des notes sur l'ordinateur. Une lampe halogène m'apportait un éclairage modulable, un faisceau de lumière baignant le livre que je lisais et laissant le reste du plan de travail et de la pièce dans une semi-pénombre. Seul le grand écran lumineux du Mac fixe mon regard. Il est mon second bureau, perpendiculaire au premier. S'agit-il d'un bureau virtuel ? Sans doute le champ tridimensionnel qu'il offre à mon regard, l'arborescence des dossiers, la multitude des fichiers ne correspondent-ils pas à un espace empirique ni à des documents de carton et de papier. Ils n'en sont pas moins matériels, par l'écran, par les octets qu'ils occupent sur un disque dur, par le temps qu'il faut pour les ouvrir ou les fermer, par la possibilité de les déplacer ou de les nommer, de les dupliquer ou de les détruire. Même si ces différentes opérations sont accomplies par des lignes de codes informatiques qui régulent l'interface graphique de l'ordinateur, je n'en ai pas moins le sentiment d'avoir affaire à un espace réel et familier, organisé et hiérarchisé, à des meubles de classement où sont archivés tous les documents que je produis et manipule depuis des années, près de trente ans pour certains d'entre eux.

L'organisation de ce bureau numérique a résisté aux différents transferts d'une machine et d'un disque dur à l'autre, aux versions successives du système

d'exploitation, du système 7 à l'OS X, avec sa ménagerie de félins emblématiques. J'ai toujours donné un nom à mes disques durs : Alexandrie, Uraniborg, Zendo, et aujourd'hui Horizon. Dans un dossier englobant, j'ai trois grandes subdivisions : « Databases », « Usuels » et « Documents ». La première réunit les fichiers bibliographiques, mes bibliothèques numériques, tout ce qui est de l'ordre de l'information, des ressources, des dispositifs de référence. La partie « Usuels » regroupe la correspondance, les documents administratifs, des souvenirs personnels. Le dossier « Documents » est lui-même subdivisé en trois sections : « Books » est le secteur d'archivage de mes manuscrits de livres comme le chantier des ouvrages en cours ; « Articles » est le lieu de rangement de tous les textes que j'ai rédigés et des notes de travail qui les ont accompagnés ; « En cours » est pour ainsi dire la table de travail, avec les dossiers correspondant aux différents projets, aux démarches diverses à remplir pour mes étudiants et au suivi de leur travail, les dossiers de recherche à faire avancer, les notes de travail. Chacun de ces trois secteurs s'ouvre lui-même sur une riche arborescence de dossiers, qui se déroulent par ordre alphabétique, certains étant toujours en haut de la liste grâce à l'emploi du signe @ ou de ••. J'imagine que tous ces documents s'ils étaient imprimés rempliraient un mur d'étagères. Empilés, ils iraient sans doute plusieurs fois du sol au plafond. L'ordinateur se charge théoriquement de maintenir de l'ordre dans cette accumulation, et aujourd'hui l'indexation permanente et en fond de tâche supplée les défaillances de ma mémoire, lorsqu'il s'agit de retrouver un document particulier par son nom ou

encore par quelques mots de son contenu. Il m'arrive cependant parfois de rechercher en vain tel ou tel fichier que je suis sûr d'avoir créé. Ce bureau virtuel est l'archive d'une vie de chercheur, la carte d'une trajectoire intellectuelle, le miroir d'une personnalité, avec sa part d'ordre et de désordre, d'utopie et d'entropie, de mémoire absolue et de dérive dans l'oubli. Il impose sa rationalité taxinomique et arborescente à une trajectoire de lectures, d'écriture, d'enquêtes et de découvertes. Sans doute faut-il choisir des fils d'Ariane pour faire émerger du sens de cette accumulation. Par exemple en suivant le fil des dates de création ou de modification des documents, leurs phases de somnolence comme leurs éveils et parfois leurs fins de vie. Ou repérer la distribution dans le temps de quelques grands chantiers intellectuels, la cartographie, Athénée de Naucratis, les *Lieux de savoir*. Cet espace de travail est en fait organisé comme une immense bibliothèque, dont je suis à la fois l'administrateur, le conservateur, le magasinier et l'unique lecteur.

CARNET

C

On le tient dans une main, il se glisse dans une poche. Il est broché ou relié par une spirale. Ses pages peuvent s'arracher, mais on peut aussi y faire des collages, y plaquer des Post-it. Certains modèles se prêtent à la déclinaison alphabétique des notes que l'on y consigne. D'autres, sur le modèle des Filofax, permettent à l'utilisateur d'alterner librement les pages quadrillées ou non, les couleurs, dans un petit classeur à spirales. Pendant mes années d'études, j'ai été un grand créateur et utilisateur de carnets. Il y avait les

cahiers de vocabulaire grec et latin que je prélevais dans les textes et qu'il me fallait apprendre par cœur. D'autres pour les tournures de phrases et les ruses syntaxiques, les élégances stylistiques comme les pièges morphologiques qu'il fallait maîtriser pour les épreuves de grec et latin aux concours. J'en avais un aussi pour le vocabulaire, les conjugaisons et les déclinaisons de l'allemand, que j'ai appris comme une langue morte. Et enfin un carnet littéraire, une forme d'anthologie personnelle de poèmes et d'extraits, que je gravais dans ma mémoire pour pouvoir émailler les dissertations de concours des citations nécessaires ou simplement pour enregistrer les effets parfois séismiques de la rencontre d'un texte et de son lecteur. Certains cahiers me tenaient lieu de cahier de bord, de journal intime et intellectuel : c'est là que venaient s'inscrire les idées fugitives, les intuitions, un extrait prélevé dans un texte grec, une référence bibliographique, la formule brillante de l'un de mes maîtres attrapée au vol dans un séminaire. Ils participaient d'une maïeutique de la pensée, d'une ascèse de la réflexion : les associations d'idées, les hypothèses d'interprétation, les raisonnements étaient consignés grâce à une gamme de signes graphiques, flèches, slash ou double slash, dispositions tabulaires, vs., qui exprimaient l'évidence d'un raisonnement, la nécessité d'un enchaînement, la pertinence d'une question, la force matricielle d'une opposition, le sens vectoriel d'une association. Le carnet convenait bien à cette forme d'écriture brève, à la fois bloc-notes, pense-bête, gisement de *memorabilia*. Chaque note était séparée de la précédente et de la suivante par une ligne horizontale soigneusement tracée à la règle,

comme pour mieux marquer la solution de continuité. Le carnet était le lieu d'une écriture elliptique et aiguisée, condensée et analogique, s'apparentant à une sténographie des associations mentales. Ce qui m'importait était de fixer des pensées au plus près de leur envol, des idées qui se cristallisaient en quelques mots-clés ou dans une formule, des lectures à prévoir, le rappel des textes à écrire et les premières chevilles de leur charpente logique, le souci d'approfondir une recherche, de revenir sur une interprétation. Ces notes étaient l'archive de ces intuitions ou de ces solutions qui peuvent survenir à tout moment lorsque l'on a l'esprit assiégé par un travail à achever, par la lecture d'un texte, par le souci de repousser à chaque fois les limites de la compréhension d'un problème. Ces carnets m'accompagnaient dans tous mes déplacements, et il était aisé de les enrichir au fil de l'inspiration du moment, lors d'une promenade, d'un voyage, d'un séminaire ou d'un trajet en métro. Les idées surgissent à l'improviste et s'évanouissent parfois très vite : grâce à ces carnets, je les attrapais au vol, grâce au filet de quelques mots-clés qui me permettent des années après, d'en retrouver toute la vigueur.

J'ouvre ce soir un carnet rouge, datant du temps de mes études, à la fin des années 1970. Sur la couverture, un dessin manuscrit de Snoopy, l'ineffable compagnon de Charlie Brown, assis devant une machine à écrire et tout pensif : « Aphone, aphone, vous avez dit aphone ? Comme des cigales ? » Ce dessin est l'œuvre de Manuel Royo, aujourd'hui respectable professeur d'histoire de l'art romain. Il imitait à la perfection le trait de Charles M. Schulz pour exprimer tous les doutes et états d'âme de jeunes normaliens au seuil

de leur carrière de chercheur. Je travaillais alors sur l'anomalie décrite par différents auteurs grecs, sur des cigales qui pouvaient être aphones au bord de certaines rivières. J'ai paginé ce carnet à la main, de un à cent trente. La première page porte un titre : «Récapitulation projets de recherche (1979-1980)». Les cigales silencieuses y côtoient Socrate, une recherche sur les déserts dans l'Antiquité, les ruses de l'argumentation dans le chant IX de l'*Iliade* précèdent la topologie du labyrinthe où j'esquisse un parcours qui mènerait du Jardin aux sentiers qui bifurquent à Delphes et à Mégare. Quelques pages plus loin, une citation de Saint-John Perse : «Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les sables !», qui précède trois pages de notes extraites du chapitre XXVI de *Cinq Semaines en ballon*. Ensuite, une fiche sur «Le corbeau, oiseau-prophète», avec vingt-cinq références chez les auteurs anciens. Je m'aperçois que je n'ai jamais suivi ce fil. Je vais m'y mettre. La dernière page de mon carnet, après un extrait de Strabon intitulé «Perpétuation de la connaissance : du savoir au croire», porte une date écrite en rouge : 22 avril 1981. Quatre jours avant le premier tour de l'élection qui devait conduire François Mitterrand à l'Élysée.

Je n'ai compris que plus tard que je m'inscrivais ainsi dans une très longue tradition scolaire et lettrée, remontant aux notes de lecture et aux cahiers de lieux communs, à l'écriture discontinue des souvenirs ou des réflexions d'un jour, que l'on retrouve par exemple dans les *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle (II^e siècle de notre ère) ou dans les nombreux recueils constitués, souvent le temps d'une vie, par les étudiants et hommes de lettres de la Renaissance et de l'époque moderne. Ces formes de «gardoir du savoir», selon

l'expression de Montaigne, reflètent à la fois les normes intellectuelles, littéraires et éthiques d'un milieu social et savant, mais aussi la singularité d'une curiosité et d'une palette d'intérêts à la fois contingents et profondément déterminés. Ces recueils pouvaient être une aide à la mémorisation, mais aussi la source de méditations spirituelles, une collection de modèles éthiques et politiques, des matériaux prêts à l'emploi dans des exercices rhétoriques, des topiques pour tous les arts du discours et de la dissertation. J'utilise toujours dans mon environnement de travail informatique l'équivalent de ces carnets. Certaines start-up de la Silicon Valley ont en effet conçu leurs avatars numériques, qui peuvent être configurés selon l'inspiration de l'utilisateur : choix d'une spirale, hauteur et largeur modulables, présence ou non de lignes, place des onglets, couverture que l'on peut personnaliser par une image de son choix. On peut surligner en couleur, souligner, changer de police, de graisse et de format de caractères. Ces *notebooks* respectent l'ergonomie du carnet de papier à une réserve près : il est impossible de voir deux pages se faisant face. On ne peut consulter le carnet qu'une page après l'autre. Les carnets numériques comportent cependant de nombreuses fonctions nouvelles : on peut y inscrire des enregistrements sonores, des contenus Web, des images et des diaporamas. On peut créer des liens hypertextuels à l'intérieur d'un carnet, entre différents carnets ou entre un carnet et tout document archivé sur son disque dur. Les carnets sont indexés en texte intégral et l'on peut retrouver en un clin d'œil les notes que l'on a prises sur un sujet donné. On peut même effectuer cette recherche sur la totalité

des carnets que l'on a créés. J'ai ainsi une quinzaine de carnets différents : un carnet où j'archive et classe thématiquement des articles prélevés dans des blogs ou sur des quotidiens en ligne, un carnet voué à mes projets d'écriture, six carnets consacrés aux *Lieux de savoir*, un par volume, un carnet synthétique, un carnet pour le chantier de l'édition numérique des *Lieux de savoir*, un carnet coffre-fort qui archive tous mes login et mots de passe, un carnet pour mes notes de lecture, à chaque livre sa page, un carnet pour le suivi de mes étudiants à l'École des hautes études en sciences sociales, un carnet pour tout le travail d'administration de la recherche, entre mon équipe et le LabEx Hastec (Histoire et anthropologie des savoirs, des techniques et des croyances).

Ces carnets matériels ou numériques sont la face cachée de mon travail, ils renferment les strates successives de mes recherches, du labyrinthe des sources que j'essaie de traverser en déroulant les fils de mes questionnements, de mes intuitions, de mes hypothèses. Ils relèvent de ces archives de chercheurs dont les historiens des sciences sociales soulignent la valeur dans la génétique des savoirs et des œuvres. Je me suis pris au jeu, plus récemment, d'une forme de carnet public, conçu sur le modèle d'un blog, mais inscrit dans le périmètre d'un portail de référencement scientifique, la plateforme Hypotheses.org. Le carnet en ligne me semble avoir une autre fonction que celle des carnets personnels. Le partage et la publication induisent une mise en forme éditoriale qui ne peut toujours s'accommoder de la liberté, de l'indéfini des écritures privées. Le carnet <lieuxdesavoir.hypotheses.org> accompagne la réception critique et intellectuelle des

Lieux de savoir (volumes I et II), il est un lieu de réflexion, au sens optique du terme, des prolongements et enrichissements apportés par les lecteurs qui en ont publié des comptes rendus. Le rassemblement de ces textes, écrits par des anthropologues, des historiens, des philosophes, des journalistes spécialisés déploie un horizon de réception pluridisciplinaire, de nouvelles perspectives de recherche. Ce carnet est pour ainsi dire le livre d'or des *Lieux de savoir*, un support dévolu à l'écriture de ses lecteurs. Je mêle à cette polyphonie des fragments d'écriture personnelle, qu'il s'agisse de conférences publiques ou de réflexions sur le cheminement de mon séminaire à l'École des hautes études. Je ressens fortement la dynamique et les enjeux éthiques et politiques de cette forme de partage de la pensée et du travail intellectuel, dans son évolution et son inachèvement, dans le cadre d'un carnet-atelier ouvert à tous les autres artisans et apprentis de nos communautés savantes.

CARTE

Pourquoi me suis-je intéressé dès le début des années 1980 à l'histoire de la cartographie ? Je pense que l'une des raisons est le lien entre la carte et le livre, ou plutôt l'homologie entre la carte et la bibliothèque. De l'Antiquité grecque, nous n'avons pas conservé de cartes géographiques (je ne discute pas ici de quelques artefacts problématiques qui ont surgi ces dernières années), mais nous en avons pour ainsi dire l'empreinte en creux, dans des récits et des descriptions, d'Hérodote à Lucien de Samosate et au-delà. Cette carte abstraite, invisible, discursive m'a invité à la considérer comme une matrice intellectuelle et discursive. D'une certaine façon, il en va des cartes grecques comme de la

bibliothèque du Musée d'Alexandrie : on est obligé de contourner une forme de trou noir documentaire, d'en interroger les bords, de faire l'archéologie des traces indirectes qui peuvent en subsister. Qu'il s'agisse des développements géographiques d'Hérodote ou de la *Géographie* de Strabon, ou encore de l'étonnante description versifiée de la terre habitée par Denys d'Alexandrie, au II^e siècle de notre ère, la carte génère une expansion lettrée et intellectuelle, à la fois descriptive, narrative, réflexive et critique. Elle est un principe d'organisation des savoirs, non seulement géographique, mais aussi ethnographique, littéraire, religieux, politique. Le pouvoir particulier des cartes de la terre réside à mes yeux dans cette tension entre la clôture, la condensation, la synthèse, l'encodage synoptique, d'une part, et l'ouverture, l'extension discursive, analogique et digressive, de l'autre.

Cette fascination pour le pouvoir des cartes ne pouvait que me conduire à une enquête de grande ampleur sur ces dispositifs mêlant la géométrie, le dessin, la figuration, l'écriture. Qu'il s'agisse de mappemondes médiévales ou de cartes nautiques de la Renaissance, des globes de Coronelli ou encore de l'étrange généalogie de la cartographie morale, ces images ont le pouvoir de condenser le savoir disponible sur telle ou telle région de la terre, de le traduire en points et en contours, en reliefs et en rivages, de l'encoder sous forme de toponymes, chacun d'eux étant chargé de sa propre mémoire. Les vignettes iconographiques donnent à voir les particularités d'un paysage, la faune, la flore, l'étrangeté des populations locales, des personnages mythiques, des silhouettes de villes ou des monstres oubliés. Chacune d'elles invite à raconter une histoire

et parfois l'Histoire, à se remémorer des lectures, à tisser des liens avec les encyclopédies qui constituaient un fonds de savoir partagé. Des fragments de ces savoirs se trouvaient d'ailleurs écrits à même la carte, lorsque l'image ne suffisait pas à tout dire : Pline ou Marco Polo, Isidore de Séville et tant d'autres se glissaient entre les toponymes et les noms des peuples, véritables liens entre la carte et la bibliothèque. La monumentalité des œuvres encyclopédiques se trouvait déconstruite en une myriade de lieux distincts, une poussière d'îlots savants répartis sur l'espace bidimensionnel de la carte. Ces cartes anciennes étaient le lieu d'opérations complexes de déchiffrement et de lecture, et elles n'épuisaient pas leur pouvoir dans une fonctionnalité pratique ou utilitaire. Elles étaient des dispositifs mnémotechniques, des machines encyclopédiques, mais aussi les supports de rêveries et de voyages imaginaires. En privilégiant le dispositif sur la représentation, les opérations visuelles et cognitives sur le lien mimétique à l'espace réel, mon travail préfigurait les interrogations qui sont les miennes aujourd'hui. La carte fut la première étape d'un parcours qui m'a conduit aux *Lieux de savoir*. La carte du monde comme la bibliothèque, enfin, éveillent les mêmes rêves de complétude et d'universalité. Par leur extension, elles excèdent les parcours possibles et réalisables du voyageur ou du lecteur. Une mappemonde, si elle me montre le lieu où je suis, déploie autour de moi des espaces proches ou lointains où je ne serai jamais. De même une bibliothèque de quelque importance excède mes capacités de lecture, à moins de consacrer à cette tâche le temps d'une vie, jours et nuits. La carte partage avec la bibliothèque un trait essentiel :

l'une et l'autre sont un horizon, qui se déploie en cercles concentriques autour du lieu où je suis, ici et maintenant.

CATALOGUE Voir: BIBLIOTHÈQUE

CHARMADAS

«Quant au nommé Charmadas de Grèce, on pouvait lui désigner n'importe quel volume dans une bibliothèque: il le récitait par cœur comme s'il lisait» (Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 24). J'aimerais en savoir plus sur ce philosophe de l'Académie, disciple de Carnéade, qui vécut à Athènes au II^e siècle avant J.-C. Pline, après Cicéron, mentionne ses dons mnémotechniques remarquables dans un volume de son encyclopédie consacré aux talents et caractéristiques extraordinaires des individus et peuples humains. À côté de Cyrus qui pouvait désigner par leurs noms tous les soldats de son armée et de L. Scipion, qui faisait de même avec les citoyens romains, en compagnie également de Cinéas, l'ambassadeur de Pyrrhus qui, le lendemain de son arrivée à Rome, connaissait les noms de tous les sénateurs et chevaliers, Charmadas se distingue par sa mémoire des livres et des textes. L'alignement d'une armée ou la disposition d'une assemblée offraient sans doute le principe d'ordre permettant la mémorisation, en l'occurrence l'identification de personnages en fonction de leur place dans une succession. La mémoire permet de réciter la liste, mais aussi d'identifier tel ou tel de ses maillons. L'exploit de Charmadas cependant est plus complexe, car il implique la récitation de mémoire du texte inscrit sur le rouleau de papyrus qu'on lui montre. Ce savoir-faire est présenté sur le mode d'une performance publique, devant témoins. La formulation elliptique

de Pline ne précise pas si Charmadas se livrait à cet exercice devant toute bibliothèque ou seulement devant sa bibliothèque personnelle. «Bibliothèque» étant ici à prendre au sens de «lieu de rangement de livres». S'il s'agissait de sa collection personnelle, il est probable que Charmadas pouvait identifier les textes d'après la position des rouleaux sur l'étagère. Mais si le défi était lancé devant une bibliothèque inconnue, c'était bien sûr l'étiquette du rouleau qui indiquait à Charmadas le titre et l'auteur du texte. Sa mémoire abrite donc une bibliothèque mentale, où les textes sont inscrits comme sur le support matériel du papyrus. La mnémotechnique de Charmadas lui permet de lire à haute voix et devant un auditoire un texte qu'il déroule mentalement sur le papyrus de sa mémoire. Le geste de prendre un rouleau de papyrus sur l'étagère matérielle est dupliqué dans la bibliothèque de l'esprit, et c'est en déroulant mentalement le *volumen*, et en visualisant la succession des colonnes d'écriture de gauche à droite, que Charmadas peut donner l'impression de lire un livre qu'il ne tient pas en main. Il montre ce faisant son talent dans la mémoire *ad verbum*, la mémoire littérale. La formulation elliptique de Pline suggère que Charmadas commençait à réciter le texte depuis le début du rouleau, permettant ainsi la vérification immédiate de sa virtuosité mnémonique. Athénée de Naucratis évoque certaines ruses de lettrés qui devaient fournir leur quota de citations de mémoire dans les conversations de banquets : ils recopiaient souvent le début des textes et en apprenaient les premières lignes. Charmadas emporte donc avec lui, en tout lieu, sa bibliothèque mentale, sans avoir à s'encombrer de

boîtes à rouleaux. On peut se demander s'il peut lire ces livres immatériels en silence, ou si la voix n'est pas nécessaire, conjoignant la mémoire auditive, vocale et gestuelle.

CHINE *Voir:* **PERTE**

CLASSIQUE

CLAVIER *Voir:* **BUREAU, MACHINE À ÉCRIRE**

CLOUD

CODEX

COLLECTION

COMMENTAIRE *Voir:* **LECTURE SAVANTE**

COMMUNAUTÉ D'INTERPRÉTATION

CONFÉRENCE

CONSERVATEUR *Voir:* **DÉPARTEMENT DES CARTES ET PLANS, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE**

COPYRIGHT

CORRECTION

DÉPARTEMENT DES CARTES ET PLANS (BIBLIOTHÈQUE NATIONALE)

D

Avant d'être recruté au CNRS, en 1981, j'ai eu la chance de passer plusieurs années au département des Cartes et plans de la Bibliothèque nationale. Ces postes de « pensionnaires » normaliens comportaient un service à mi-temps pour la bibliothèque, le reste du temps étant consacré au travail de thèse. Ce fut pour moi l'occasion de découvrir de l'intérieur la vie d'un département spécialisé dans une grande bibliothèque patrimoniale et d'aller au-delà de la salle de lecture pour découvrir l'envers du décor, les coulisses du théâtre. Ce monde m'apparut très hiérarchisé, depuis la conservatrice en chef et les conservateurs ou conservatrices, jusqu'aux

magasiniers et vacataires, en passant par les sous-bibliothécaires. Ces différentes catégories avaient leurs codes et leurs prérogatives, leurs obligations et leurs espaces de travail. Cet espace de vie et de travail professionnel avait ses rites et ses mythes, sa mémoire et ses non-dits, ses silences et ses commérages.

Je garde un très fort souvenir des magasiniers chargés de la communication des cartes et des ouvrages, magnifiques passeurs qui vous apportaient en quelques minutes un atlas enluminé ou un plan de Paris. Ils étaient la mémoire du département et le connaissaient des combles jusqu'au dernier sous-sol. M. et R., en particulier, étaient parmi les anciens des Cartes et plans, la première, je crois, était magasinière en chef et menait son monde avec gentillesse et efficacité. Son mari était boulanger, et de temps en temps, elle apportait discrètement dans le département, par les souterrains de la Bibliothèque, de grandes pizzas cuites dans le four de la boulangerie. D'autres se chargeaient des boissons et, vers midi, tous les magasiniers et certains jeunes sous-bibliothécaires s'éclipsaient avec des airs de conspirateurs, pour se réunir dans le dernier sous-sol, cachés derrière des murs de rayonnages qui étouffaient les rires et les conversations, où une table et des chaises se prêtaient à ces moments de convivialité clandestine.

Ces jours-là, il était impossible aux lecteurs de se faire communiquer quelque document que ce soit pendant deux ou trois heures, et la haute hiérarchie du département se perdait en conjectures sur la disparition de tout le personnel technique. Une odeur savoureuse de pâte croustillante et d'origan montait peu à peu par la cage d'ascenseur et venait se répandre jusque dans la

salle de lecture, du moins pour les narines attentives. Magasiniers et magasinnières réapparaissaient non moins mystérieusement, l'air de rien et les uns après les autres, en milieu d'après-midi, pleins de gaieté, c'est M. qui mettait fin aux festivités, car enfin il ne fallait pas exagérer... Je sens encore le fumet de ces pizzas chaudes chaque fois que je reviens au département des Cartes et plans.

Il m'est arrivé d'assurer le service public en salle de lecture. Les lecteurs étaient peu nombreux, et la plupart du temps des habitués qui se faisaient apporter des portefeuilles de cartes ou des atlas anciens sur lesquels ils restaient penchés tout l'après-midi. Il fallait que je m'assure que nul d'entre eux ne déchirât une page de livre ou ne pliât une carte ancienne dans son cartable. Il fallait aussi que j'aide les lecteurs au maniement des catalogues, des fichiers et des usuels, et que je réunisse leurs demandes de documents pour les transmettre à mes amis magasiniers. J'ai parfois fait l'expérience du mélange d'arrogance et de suffisance avec lequel des universitaires s'adressaient à moi. Cela a changé le regard que je porte sur tous ces professionnels de la tradition et du savoir qui, dans les différentes bibliothèques que je fréquente, accomplissent le miracle de me mettre entre les mains le livre ou la revue dont j'ai besoin.

Un souvenir poignant me reste encore à l'esprit. Un ancien du département, un conservateur à la retraite, d'un grand âge, disposait encore d'une petite table contre une fenêtre, dans l'antichambre de la salle de lecture. Sur cette table se trouvaient des fichiers et des piles de tirés à part, des photocopies et de correspondances. Ce conservateur était un savant qui avait

réalisé autrefois d'importants catalogues de cartes et divers instruments bibliographiques. Les Cartes et plans, c'était toute sa vie. On le voyait arriver en début d'après-midi, avec sa canne, avançant à petits pas prudents, saluant les uns et les autres, et venant se glisser à son bureau. Que venait-il faire ? Absorbé, minutieux, il feuilletait ses fichiers et tentait de mettre de l'ordre dans ses papiers. Tâche toujours recommencée, qui l'occupait plusieurs après-midi par semaine. « Il brasse, il ne travaille pas », persiflait une conservatrice. Et un jour, on décida de récupérer sa table de travail, et l'on mit de côté ses fichiers et ses vieux papiers, on en détruisit une bonne partie. Lorsque ce vieux monsieur revint au département, à pas lents, tout fragile, il découvrit sa table occupée, ses archives disparues. « Il n'a plus rien à faire ici... », me dit une conservatrice, « nous avons besoin de place. Et en plus, il pue... » Monsieur H. sans rien dire revint sur ses pas et sortit du département.

DICTIONNAIRE

DIGITAL HUMANITIES

DIORTHOSIS

DISQUE DUR

DOCTORANTS

DOCUMENTATION

DRM

E-BOOK

ECDOTIQUE

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE (BIBLIOTHÈQUE DE L')

Je garde de la bibliothèque de la rue d'Ulm le souvenir de son plancher qui craquait sous les pas, du bruit

E

des portes qu'il fallait ouvrir et refermer derrière soi pour accéder aux magasins. Je me souviens aussi de la topographie complexe qui nous condamnait à aller et venir d'un bout à l'autre de la bibliothèque, lorsqu'on avait besoin par exemple d'un texte de philosophie et d'un périodique d'histoire moderne. Durant mes années d'études, avant l'apparition des micro-ordinateurs portables, travailler en bibliothèque impliquait de lire sur place ou d'emprunter les livres, de prendre des notes ou de faire des photocopies. J'aimais ces longs après-midi de concentration, entouré de livres et de dossiers avec l'excitation de découvrir des territoires nouveaux. Le jour déclinait lentement jusqu'à l'orée de la nuit, sans que l'on s'en rende compte. Une sonnerie de cour d'école primaire faisait sursauter tous les lecteurs et constituait la première annonce de la fermeture imminente. Quelques minutes de répit pour terminer de lire une page, recopier encore trois lignes de grec, ranger ses livres pour le lendemain. Une seconde sonnerie, plus insistante et saccadée, comminatoire même, faisait affluer les lecteurs vers la salle centrale où il fallait montrer patte blanche et cartable ouvert avant de sortir. Trois bibliothécaires m'ont laissé un souvenir inoubliable. Pierre Petitmengin, le directeur, savant philologue et paléographe, spécialiste de patristique, qui impressionnait les élèves de l'École normale supérieure par son travail au long cours sur les œuvres de sainte Pélagie. Il alliait une science immense et une grande bonhomie et gentillesse. Il marchait toujours à pas rapides, et quand on le croisait, il avait un art inimitable de vous adresser un petit signe de la main et un sourire souligné par un haussement de sourcils, tout en pressant le pas de peur d'être retardé. Nous

sommes restés de grands amis, et de mes professeurs à l'École, c'est le seul que je vouvoie encore, tant il nous inspirait le respect par son érudition et son rôle de bibliothécaire en chef, digne successeur de Lucien Herr (en charge de 1888 à 1926). Ses plus proches collaborateurs étaient Marie-Claire et Roger Boulez. Roger Boulez était le frère de Pierre, l'un mettait dans le monde des livres et des traditions savantes l'exigence, la passion, la rigueur que l'autre mettait dans le temps et l'espace des sons et du silence organisés. Les Boulez étaient l'âme de la bibliothèque. Toujours présents, toujours disponibles, ils trouvaient la réponse à toutes les questions, les solutions à toutes les apories, et ils étaient sans pareils pour aider le chercheur débutant à se repérer dans le dédale des *Inaugural Dissertation* allemandes ou des séries successives de tel périodique de philologie. Ils avaient une connaissance intime de la bibliothèque et n'hésitaient pas à accompagner un lecteur perdu jusqu'à l'étagère où se trouvait le livre recherché.

Durant mes années à la Bibliothèque nationale, Marie-Claire Boulez me demanda à plusieurs reprises de l'aider à combler des lacunes dans des livres dont les pages avaient été volontairement déchirées : il pouvait s'agir de la traduction d'une version grecque sur laquelle travaillaient les agrégatifs, mais je me souviens aussi d'éditions de Sartre et d'autres, parfois sévèrement mutilées. S'agissait-il de censure politique, du plaisir de rendre des livres illisibles ou d'une forme de fétichisme lettré ?

ÉCRAN Voir: **BUREAU**

ÉCRITURE Voir: **CARNET**

ÉDITION

ENCYCLOPÉDIE

ENSEIGNEMENT

ERRANCE Voir: **BIBLIOTHÈQUE**

ÉTUDIANTS

F

FEUILLE

FICHE

FICHIER BIBLIOGRAPHIQUE

Lorsqu'à la fin des années 1970 j'ai fait mes premiers pas dans la recherche en histoire ancienne, mes maîtres m'ont prévenu. Je devais me constituer un fichier bibliographique qui m'accompagnerait dans tous mes travaux à venir. Il fallait que je consacre le temps et l'attention nécessaires à la constitution de cet instrument, c'était un investissement à long terme qui fructifierait avec les années. Les études grecques et latines sont en effet des disciplines où la bibliographie joue un rôle essentiel. Pour tout jeune chercheur, il est indispensable de réaliser que les sentiers qu'il emprunte avec entrain et innocence ont déjà été parcourus par d'innombrables prédécesseurs, sous forme de livres célèbres ou discrets, plus souvent d'articles, voire de notules publiées dans des journaux savants aux quatre coins du monde. De plus, dans ces disciplines, les travaux les plus récents ne frappent pas d'obsolescence les œuvres plus anciennes. Il n'est pas de sujet, de lieu ou de personnage, d'événement historique, de mot grec ou latin, de passage d'un texte littéraire ou théologique, philosophique ou savant, d'une inscription ou d'un papyrus, d'une statue ou d'une fondation de temple qui n'aient retenu la curiosité, la sagacité et parfois l'imagination d'un interprète ou d'un érudit, depuis la Renaissance, voire depuis les commentateurs byzantins. Chaque

objet d'étude est indissociable d'une longue chaîne de gloses, d'analyses, de jugements critiques, de récits historiques, d'intuitions et d'allusions ou de commentaires détaillés. Un fichier bibliographique systématique est le seul moyen de lancer des filets personnalisés sur cet océan d'érudition aussi étendu que profond, et de retenir entre ses mailles toutes les références relevant de son champ d'intérêt. Le fichier, pour ainsi dire, est le catalogue d'une bibliothèque de travail qu'il faudra lire et parcourir au fil d'une vie de chercheur. Il est aussi le lieu de visibilité d'un état des savoirs et des problématiques, des lieux communs de nos disciplines comme de leurs *terrae incognitae*. Le fichier est une table d'orientation, une carte, aidant à baliser tous les cheminements que l'on rêve d'entamer. Pour les sciences de l'Antiquité, nous disposons d'un outil remarquable, l'*Année philologique*. Il rassemble dans un volume annuel, depuis 1928, la bibliographie exhaustive du domaine, dans toutes les langues, sous tous les formats, selon un plan raisonné qui permet de croiser les critères de recherche, par auteurs, par genres littéraires, par aires géographiques, par périodes historiques, par champs intellectuels et scientifiques. De l'archéologie à la papyrologie, de la dialectologie à l'historiographie, il est peu de domaines qui échappent à ce quadrillage systématique. Mes maîtres ne m'ont donné qu'un seul conseil : ratisser systématiquement cet immense jardin bibliographique pour ne pas laisser échapper un trèfle à quatre feuilles, dépouiller chaque volume du début à la fin, en ne sautant que les sections dont j'étais sûr qu'elles ne concerneraient jamais mon travail à venir. J'entrais dans cet univers borgésien à

partir des voyages de Pausanias en Grèce, des savoirs des géographes et des antiquaires, et des intérêts que j'anticipais pour la culture grecque sous l'Empire, pour Alexandrie et l'histoire des sciences, pour les grandes figures comme les humbles acteurs des mondes lettrés. D'emblée, j'ai choisi un filet au mailage aussi fin que possible pour constituer l'instrument de travail dont j'aurais besoin par la suite.

J'entrepris ce dépouillement de l'*Année philologique* en partant de ses deux extrémités, le volume le plus récent, mais aussi le volume le plus ancien, en espérant qu'un jour, comme pour le percement des tunnels sous les montagnes, les deux chantiers se rejoindraient. Fiches de bristol par centaines, avec en haut à gauche le nom et le prénom de l'auteur, en dessous le titre de l'article ou du livre, la revue ou l'édition, la pagination, et lorsque je disposais d'une photocopie, le *call number* qui renvoyait au document dans l'un de mes cartons à archives. Chaque fiche devait être reproduite à la main en autant exemplaires qu'il y avait d'entrées thématiques potentielles. La croissance du fichier devint exponentielle et nécessita vite une superposition de boîtes en métal vert ou en bois qui avaient été exhumées d'un sous-sol de la Bibliothèque nationale où elles dormaient depuis le *xix^e* siècle.

À partir de 1988, l'*Année philologique* a entamé sa conversion vers le numérique, d'abord sous forme de CD-Rom, puis de bases de données accessibles en ligne, en accès libre, puis payant. Cependant, aujourd'hui encore, la consultation des volumes imprimés reste indispensable, l'actualisation de la base de données intervenant après la publication du volume imprimé. Ce dernier, paradoxalement, offre

des index plus sophistiqués que la version numérique... Combien de temps ai-je consacré à mon fichier bibliographique? Dix, quinze ans? L'apparition de l'ordinateur personnel, les premiers logiciels de bases de données, HyperCard, puis ProCite et EndNote, prédécesseurs de Bookends, Sente et Zotero, ont marqué la fin de mon travail de bénédictin. Ou plutôt, comme dans les catalogues des grandes bibliothèques, il y a eu une nouvelle série, qui a laissé l'ancienne en l'état en n'entreprenant la conversion numérique que des secteurs thématiques les plus stratégiques. J'ai toujours chez moi cet empilement de casiers de bois et de fer, et ces milliers de fiches manuscrites qui sont le catalogue de la bibliothèque rêvée d'un jeune chercheur du siècle dernier. J'ai réuni quelques centaines des titres que j'avais repérés, sous formes de photocopies ou de livres achetés, et ils sont soigneusement numérotés dans des cartons à archives eux-mêmes numérotés. Le fichier me permet d'accéder au document grâce à ce double système de coordonnées, la bibliographie reste encore aujourd'hui pour moi une affaire de cartographe... Cela remonte aux *Tables* de Callimaque dans la bibliothèque d'Alexandrie...

FORMAT

FORUM

FOUCAULT

FREEMIUM

GALIEN

GESTE

GOOGLE

GRÈCE VOIR ALEXANDRIE

G

H

HISTOIRE

HUMANITÉS NUMÉRIQUES

HYPERTEXTE

I

IMPRESSION À LA DEMANDE

IMPRIMERIE

INDEX

INFORMATION

INTERNET

INTERROGATION

IPAD

J

JE Voir: BUREAU, CARNET, DÉPARTEMENT DES

CARTES ET PLANS, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,

LECTURE SAVANTE, MACHINE À ÉCRIRE

JEU

K

L

LABYRINTHE Voir: BIBLIOTHÈQUE,

FICHIER BIBLIOGRAPHIQUE

LECTEUR

LECTURE SAVANTE

Tout chercheur en sciences humaines et dans les disciplines d'érudition consacre une grande partie de son temps à la lecture : sources premières, ouvrages modernes, articles, textes en ligne. Ces lectures n'obéissent pas toutes au même modèle ni aux mêmes usages. Certaines sont des lectures lentes et

intensives, lorsqu'il s'agit de labourer un texte à comprendre et à commenter, lorsqu'elles portent sur des ouvrages fondamentaux. D'autres ont une visée documentaire, rassembler des données factuelles, des informations. D'autres ont une valeur de stimulation intellectuelle, enrichir une problématique, approfondir des questionnements, charpenter une approche conceptuelle et théorique : ces lectures sont volontiers digressives, et enrichissent le travail spécialisé par des éclairages multiples. Il est enfin des lectures pour le plaisir, qu'il s'agisse de littérature ou d'essais pour comprendre notre temps et notre société. Ces distinctions toutefois restent largement théoriques, car on ne peut jamais préjuger de ce que l'on trouvera dans un livre, même lorsqu'on le relit. On ne peut anticiper les connections, idées, digressions, parallèles qui peuvent naître dans l'esprit du lecteur, parfois longtemps après que le livre a été refermé.

La lecture professionnelle du chercheur est indissociable de l'écriture, celle des articles et des livres qu'il se propose de rédiger, mais aussi l'écriture qui tente de matérialiser ses cheminements de lecteur, de capitaliser ses questionnements et découvertes et ses objets. Le travail savant est régi par une économie de la capitalisation, mais aussi de la sélection et de la transformation des données. Ces données peuvent être des citations littérales, des mots-clés, des unités de texte plus ou moins longues, des informations que l'on peut résumer ou paraphraser, bref un ensemble de matériaux recueillis au cours de la lecture, choisis pour leur utilité et leur pertinence dans un projet immédiat ou sur un horizon à plus long terme. Le statut et la matérialité des textes lus déterminent

la nature et le sens des opérations ainsi entreprises. Un livre emprunté dans une bibliothèque ou lu dans une salle de lecture sans possibilité d'emprunt, une photocopie d'article, un livre de ma bibliothèque personnelle, un article ou un ouvrage numérique, consulté en ligne, téléchargé sur mon ordinateur ou sur une tablette définissent autant de formes d'appropriation différentes, selon qu'il sera ou non possible de disposer à nouveau du texte à l'avenir.

Dans les livres de ma bibliothèque et sur les photocopies d'articles, les traces minimales de mon regard sont des traits verticaux inscrits au crayon, signalant un passage d'une ou de plusieurs lignes. Ces traits sont le signe de ce qui est advenu au cours de la lecture : un mot, une phrase m'ont marqué par leur pertinence, leur profondeur, la nécessité d'y revenir plus tard. Le trait au crayon est la trace visible d'une impression intérieure, une balise qui me permettra plus tard de reprendre ce texte et d'en avoir une lecture elliptique, discontinue, en ne m'arrêtant qu'aux passages ainsi signalés. Cependant il y a des textes balisés sur lesquels je ne reviendrai jamais : l'efficacité des marques graphiques est aussi d'ordre performatif et elle épuise son sens dans l'instant de la lecture, le signe visuel inscrivant le regain d'une attention et l'instantané d'une pensée. Dans d'autres cas, ces signes ont le pouvoir des arts de la mémoire de l'Antiquité et de la Renaissance, qui associaient un parcours linéaire, un système de lieux et un répertoire de signes. Si les livres ainsi annotés gardent une trace stable des inscriptions, la réminiscence des idées reste plus aléatoire, et retournant vers ces textes après des années, il m'arrive de ne pas retrouver ce que j'avais

voulu inscrire dans ce lieu de mémoire, ou parfois d'y retrouver autre chose. J'ai toujours privilégié le crayon à papier pour ce type de balisage, par crainte de tatouer le livre d'une encre indélébile et d'outrepasser visuellement la marge d'expression du lecteur par rapport à l'espace légitime de l'auteur.

Si le texte annoté privilégie une écriture de la lecture indissociable du livre lui-même, la prise de notes relève quant à elle de l'extraction, du prélèvement de morceaux choisis. Je retrouve là les gestes immémoriaux de tous les lettrés, scribes et clercs, étudiants, écrivains ou chercheurs qui se sont constitué des cahiers de notes, des fiches de lecture, des carrières de mots, de citations, d'idées sélectionnés selon de multiples critères. J'ai longtemps pris des notes sur des feuilles volantes. Puis, l'ordinateur est devenu ma bibliothèque de lecteur, l'archive de mes lectures. Recopiées littéralement, résumées et paraphrasées, ou réduites à un simple mot-clé, ces notes de lecture sont toujours précédées du numéro de page qui, comme les coordonnées géographiques d'un lieu sur une carte, me permettent de passer du microcosme au macrocosme, du *reader's digest* au livre original. L'essentiel est de parvenir à un condensé quintessentiel du livre, me permettant de raviver son contenu, ses lignes de force, ses richesses, sa force d'inspiration sans avoir à parcourir à nouveau l'intégralité d'un ouvrage lu il y a cinq, dix ou vingt ans. La prise de notes ralentit certes la lecture, mais en approfondit la concentration et en favorise la mémorisation. En revanche, la relecture des notes *a posteriori* représente un gain de temps considérable. Le processus n'a rien de mécanique ni de machinal. Prendre des notes est un geste de création, de cadrage et d'accentuation

de la pensée et du savoir: ce détour invite aussi à une écriture originale, celle du commentaire personnel, de l'association d'idées, du surlignement, de la reformulation qui se glissent entre les mots d'un autre.

LETTRE

LIBRAIRIE

LIEN

LIEUX COMMUNS *Voir: CARNET*

LIEUX DE SAVOIR

Il n'est de savoirs qu'inscrits, matérialisés, incorporés et objectivés. Les lieux de savoir sont aussi bien la page écrite que la récitation orale d'un aède, le tour de main du charpentier que la manipulation du microscope électronique. Ce sont les bibliothèques et les laboratoires, les écoles et les universités, les académies et les ateliers, mais aussi tous les acteurs qui y travaillent, avec leur vécu, leurs compétences, leur savoir-faire. Les lieux de savoir s'emboîtent dans une hiérarchie de niveaux qui rappelle l'étagement des échelles cartographiques, de la capitale intellectuelle (Alexandrie, Rome, Paris, Berlin, New York) aux signes inscrits sur un support: un schéma géométrique, une formule mathématique, le début d'une phrase.

Cette topologie des savoirs vise au fond à corrélér le visible et l'invisible, la trace et la pensée, le geste et l'intention. Sa condition de possibilité est qu'il y ait un continuum entre l'immatériel et la matérialité, et que les processus intellectuels, les mouvements et le travail de la pensée, la genèse des idées et des interprétations puissent se lire dans l'inscription, dans la mise en mots et la mise en signes.

Le seuil du projet des *Lieux de savoir* est la conviction que les mots et les signes, les images et les textes reflètent

les opérations mentales, les projets intellectuels, les savoir-faire et l'*ethos* des acteurs qui les ont produits comme de ceux qui les ont utilisés et interprétés. Un livre ou une bibliothèque, une argumentation ou une description, une figure de géométrie ou un dispositif tabulaire, dans cette perspective, sont autant d'ateliers dont il nous faut retrouver l'animation, la vie et le bruit, les routines et les moments créatifs, les artisans avec leurs outils. Les savoirs sont indissociables des savoir-faire, qu'il s'agisse des trucs de métier appris dans le compagnonnage ou des mécanismes intellectuels et rhétoriques inculqués aux étudiants des universités. Tel était le point de départ du projet des *Lieux de savoir*, son hypothèse centrale, qui a été mise à l'épreuve dans de nombreuses situations, diverses par leur ancrage temporel ou géographique comme par les sources et les traces disponibles aujourd'hui.

LOGICIEL Voir: **BUREAU**

LUTRIN Voir: **BUREAU**

M

MAC Voir: **BUREAU**

MACHINE À ÉCRIRE

Le passage de l'écriture manuscrite à la dactylographie marquait un changement de registre et de statut dans la production écrite d'un étudiant des années 1970. Le scribe qui prenait des notes cursives lors des séminaires et des cours magistraux, ou qui se livrait aux exercices du cursus universitaire, thèmes, versions, dissertations, devenait un scripteur écrivant en son nom propre, une forme d'auteur, qui ne disposait pas tout à fait encore d'une pleine *auctoritas*. La machine à écrire s'est imposée lorsque j'ai écrit

mon mémoire de maîtrise sur la représentation de l'espace dans la *Périégèse* de Pausanias. J'avais d'abord écrit à la main l'intégralité du texte, la dactylographie intervenait dans la seconde phase. La machine électrique que j'utilisais alors ne comportait pas de police de caractères grecs. Il me fallait donc laisser sur les pages un espace suffisant pour reporter les citations grecques à la main. Pour corriger une faute de frappe, il fallait recouvrir les signes d'un léger badigeon blanc, précautionneusement déposé avec un fin pinceau. On avait toujours besoin du petit flacon de Tipp-Ex accompagné de son dilueur. Lorsque l'on souhaitait effacer une phrase entière, voire un paragraphe, il fallait appliquer un mince ruban blanc autocollant sur le texte à faire disparaître, ou alors procéder à un couper-coller. Le tapuscrit pouvait ainsi superposer différents niveaux d'écriture, comme un palimpseste médiéval. Mais une fois la page photocopiée, la stratigraphie des erreurs, des corrections, des repentirs, des additions, de l'indécision devenait invisible.

Cette machine à écrire, une Olivetti, m'accompagna dans mes premiers travaux universitaires, mes premiers articles. Pour la préparation de ma thèse, il me fallait un instrument plus robuste, ce fut une machine IBM à boule, achetée d'occasion. Massive et lourde, avec son moteur au léger ronronnement, elle inspirait la confiance d'un véhicule 4 x 4 pour parcourir les chemins accidentés et sinueux d'un doctorat de près de mille deux cents pages, lestées de centaines de notes, bardées de grec. J'ai calculé que si l'on additionnait bout à bout toutes les lignes dactylographiées, on dépasserait les sept cents mètres. Distance impressionnante que j'ai parcourue avec deux doigts,

même si je suis loin des *road movies* graphiques de Jack Kerouac. Il est vrai que le changement de feuille ralentissait la progression, mais pourrait-on présenter une thèse de doctorat écrite sur un ruban vertical de plusieurs dizaines de mètres ? Les boules de caractères interchangeables permettaient de jongler entre le grec et l'italique, les corps de police pour le texte et les notes. Un ruban autoeffaceur permettait de corriger les fautes, si du moins on en prenait conscience dans l'instant et si l'on reproduisait la séquence de caractères fautifs. Les ciseaux et la colle s'imposaient à nouveau pour les substitutions et les modifications aux raccords trop complexes. J'entends encore la musique de ces deux machines électriques, sur les rythmes syncopés de ma frappe maladroite.

MARGE

MARTIN (HENRI-JEAN)

Souvenir alexandrin : le dernier jour du colloque *Des Alexandries. Les métamorphoses du lecteur* organisé à la Bibliotheca Alexandrina, en novembre 1999, je prends mon petit déjeuner avec Henri-Jean Martin à l'hôtel Cecil, entouré des ombres et chuchotements des personnages de Lawrence Durrell et de Naguib Mahfouz. Je lui parle du projet des *Lieux de savoir*, encore lointain, imprécis, presque un mirage. « Pensez-vous qu'un tel projet soit réaliste, ou raisonnable ? – Non, absolument pas, mais allez-y, mon vieux, foncez... »

MÉMOIRE Voir : JE

MICRO-HISTOIRE

MONDES LETTRÉS

Je n'ai compris qu'après coup, grâce à Christiane Sinding, médecin et historienne de la médecine, la

véritable portée et pertinence de ce label des «Mondes lettrés», par lequel j'ai désigné le réseau de recherche soutenu par le CNRS depuis la fin des années quatre-vingt-dix du siècle dernier. Ce qui importait à mes yeux était l'idée que les acteurs et les savoirs lettrés formaient un monde, devaient être étudiés d'un point de vue cosmologique. Il était important aussi de marquer la pluralité de ces mondes, car ils ne se réduisaient pas à un modèle unique, et notre projet n'était pas de dégager des archétypes, mais plutôt de pratiquer un dépaysement raisonné, par le biais de la comparaison de situations ancrées dans des lieux, des époques et des cultures différentes.

L'exploration de ces mondes nous a conduits en Mésopotamie comme en Chine, en Grèce comme dans le Moyen Âge européen, dans les bibliothèques contemporaines comme dans les ateliers d'imprimerie de la Renaissance. Notre attention portait aussi bien sur les lieux et les instruments, sur les institutions et leurs dispositifs, que sur les acteurs qui habitaient ces mondes. S'intéresser aux mondes lettrés, c'était nécessairement élargir le point de vue, ne pas s'arrêter seulement aux grands noms de l'histoire des lettres et des savoirs, mais prendre en compte tous ceux qui les ont rendu possibles, des écoliers aux libraires, des imprimeurs aux bibliothécaires, des professeurs aux scribes, des enlumineurs aux détenteurs des pouvoirs temporels ou spirituels. Il n'a pu y avoir de savoirs ou de littérature, de pensée partagée et transmise, d'éducation et de création que grâce à la multiplicité de ces acteurs, célèbres ou anonymes. Les bibliothèques ne sont que des mausolées funéraires sans tous ceux qui les font vivre, qui y consacrent une partie de leur vie,

dans les gestes routiniers et experts de l'entretien et du rangement des collections comme dans les cheminement de lecture et d'écriture de ceux qui tracent des itinéraires singuliers d'un livre à l'autre. Christiane Sinding m'a fait découvrir le concept des « mondes sociaux », développé par le sociologue américain Anselm Strauss, appartenant à l'école interactionniste de Chicago. Se basant sur des lieux où se croisent des activités complexes, comme par exemple un hôpital, Strauss s'est intéressé non pas à l'organisation de ces institutions, mais à la fluidité et à l'adaptabilité des regroupements et des partages qui permettent de faire converger des acteurs et des savoir-faire variés vers des objectifs partagés. En l'occurrence, sur l'objectif de guérir la maladie, de traiter la souffrance, de servir la synergie des médecins et des malades, des aides-soignants et du personnel administratif, des techniciens de laboratoire et des agences gouvernementales, des assurances et des firmes pharmaceutiques. Les différentes tâches, les différents objectifs font l'objet de négociations entre ces acteurs, qui adaptent à cette fin leurs savoir-faire et leurs intérêts.

Cette approche des interactions et des négociations dans un milieu professionnel ou une institution m'a semblé très suggestive pour tenter une contextualisation large du travail savant et lettré, dans leur cadre social, institutionnel, politique.

MOTEUR DE RECHERCHE

NŒUD

N

NOTE Voir: **CARNET**

Le dernier livre d'Henri-Jean Martin, *Aux sources de la civilisation européenne* (Paris, Albin Michel, 2008), fut sans doute le plus ambitieux, le plus personnel, le plus visionnaire. Du livre à l'espace de la page, de la page à l'écriture, de l'écriture aux mécanismes profonds de la communication, humaine, technique, physique et biologique, Martin a suivi un cheminement vers les questions les plus fondamentales qui se posent au carrefour des sciences, de la philosophie, de l'anthropologie et de l'histoire. Jean-Marc Chatelain et moi-même, nous eûmes l'occasion, à plusieurs reprises, de discuter de ce voyage d'exploration, et des premières versions de certains chapitres. Je me souviens de mon étonnement devant la méthode de travail d'Henri-Jean Martin. Son projet nécessitait le recours à une vaste documentation, à de nombreuses lectures, dans les champs les plus divers, de la physique de l'univers à la philosophie de Heidegger. Il était un lecteur boulimique et passionné, et fréquentait assidûment la bibliothèque de lecture publique proche de son domicile parisien. Henri-Jean Martin m'expliqua un jour que pour pleinement s'appropriier et comprendre un texte difficile, il lui fallait le numériser, le faire passer par un logiciel de reconnaissance de caractères et le lire ensuite sur l'écran de son ordinateur, où il pouvait souligner visuellement tel mot ou telle phrase. Il me montra ses fichiers et sa manière de procéder, et je fus fasciné par l'énergie et la soif de savoir de ce grand savant de quatre-vingts ans, dont le nom reste étroitement associé à l'École des chartes, à l'histoire du livre et au monde des bibliothèques. Il avait compris que la lecture sur écran apportait un surcroît

de sens et de lisibilité aux textes ainsi manipulés, qu'elle permettait de les comparer, d'insérer des notes personnelles, d'associer au plus près la réflexion et l'écriture.

ONLINE

OPEN ACCESS

Je suis convaincu que nous assistons à un changement de paradigme, progressif mais irréversible, dans l'économie et la politique des savoirs. Que serait un travail de chercheur, une découverte, une réflexion sans une circulation publique aussi large que possible? Les revues savantes, les éditeurs ont encore un rôle à jouer, dans la mise en forme, dans l'authentification, dans la validation des savoirs. Les impératifs de rentabilité commerciale, cependant, ne peuvent capter et monopoliser la publication des connaissances, ni déposséder les chercheurs de la propriété intellectuelle de leur travail et de leur droit légitime de le faire circuler dans la communauté de leurs pairs et plus largement dans l'espace du débat public. Une période d'exclusivité peut être accordée aux revues diffusées par abonnement, mais la mise en ligne au-delà de ce délai est une nécessité éthique, politique et intellectuelle. Il est vrai que l'*Open Access* a un coût, celui des portails, des serveurs, des personnels mobilisés dans cette forme de publication. La recherche financée sur fonds publics, cependant, ne peut se désintéresser de la mise à disposition au public le plus large et sur un mode pérenne des productions des enseignants-chercheurs, qu'il s'agisse de sites institutionnels, comme Hal pour le CNRS, de portails de revues et de carnets en ligne, comme ceux que propose le Cléo, de sites accessibles par licences comme Cairn.info, Perseus et JSTOR. L'*Open Access* peut combiner le modèle de la gratuité de la lecture

(en .html) et celui de fichiers enrichis et téléchargeables moyennant un coût modique ou sur abonnement. Certaines formes d'édition numérique, loin d'élargir la diffusion des textes, les rendent quasiment inaccessibles. À quoi sert une revue, à quoi bon écrire un article s'ils ne sont pas lus ? Que pense par exemple le chercheur Dominic Boyer de la politique du site Ingenta-Connect (« The Home of Scholarly Research ») qui propose le téléchargement de son article « Visiting Knowledge in Anthropology: An Introduction » (sept pages), publié dans la revue *Ethnos* (Routledge, 2005), pour la modique somme de 50,43 dollars plus taxe¹ ? Les travaux des chercheurs doivent être mis à la disposition de leurs pairs, et le partage des idées et des savoirs doit être facilité et accéléré par les technologies numériques. Cette dynamique concerne aussi le monde des bibliothèques, qui offrent en libre accès une partie de leur patrimoine numérisé et font gagner un temps considérable à des chercheurs travaillant sur des sources premières rares. Je suis un utilisateur régulier de Gallica et de la collection numérique de l'Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel, pour m'en tenir à ces deux exemples. Les fac-similés numériques publiés par ces sites institutionnels bénéficient d'une authentification et d'un référencement, d'un lien avec un exemplaire matériel, consultable et localisable, qui leur apportent une valeur ajoutée inestimable.

1. <<http://www.ingentaconnect.com/content/routledg/retn/2005/00000070/00000002/art00001>>

ORALITÉ

ORDINATEUR Voir: **BUREAU**

ORDRE Voir: **BIBLIOTHÈQUE**

OUBLI Voir: **PERTE**

PAGE Voir: **CARNET, MACHINE À ÉCRIRE**

PAPIER Voir: **CARNET, MACHINE À ÉCRIRE**

PAPYRUS Voir: **ROULEAU**

PERTE

Jean-Pierre Drège, dans sa belle monographie consacrée aux bibliothèques chinoises, souligne l'ampleur des destructions et des pertes de livres, au fil de l'histoire et de ses accidents. Il estime que quinze pour cent seulement des livres connus à l'époque des Han sont parvenus jusqu'à nous²: quatre-vingt-cinq pour cent de ces livres ne sont pour nous que des titres ou des citations.

L'helléniste pourrait faire un décompte semblable. *Le Banquet des savants* (ou *Deipnosophistes*) d'Athénée de Naucratis se prêterait au même constat. Dans ce grand ouvrage polymathique (quinze livres), un lettré du II^e siècle de notre ère met en scène les propos de table d'un cercle savant, réuni à Rome dans la maison d'un riche chevalier, collectionneur de vieux livres grecs. Les conversations des convives permettent le déploiement d'une très grande érudition littéraire, grammaticale et antiquaire, par le biais de centaines de citations qui sont échangées et accumulées sur un même mode ludique. Charles Burton Gulick, l'éditeur du texte dans la collection Loeb, ne dénombre pas moins de deux mille cinq cents œuvres et huit cents auteurs cités. *L'Oxford Classical Dictionary*, sv. *Athenaeus*, totalise mille deux cent cinquante auteurs mentionnés, plus de mille textes dramatiques et environ dix mille vers cités. Je n'ai pas tenté de faire moi-même le décompte, bien que j'aie lu intégralement à deux reprises ce long fleuve érudit qui se déploie sur quinze livres. Dès les premières pages, on a le sentiment de se trouver dans une arche de Noé bibliographique: si l'on retrouve des auteurs et des œuvres

connus, on ressent cependant un sentiment de dépaysement devant la variété des textes mentionnés et parfois cités : une collection de comédies grecques qui est au principe des éditions de fragments modernes, et surtout une bibliothèque incroyable sur l'univers de la cuisine et du banquet, des aliments, des boissons et de la vaisselle, des conventions, normes et pratiques. Athénée a en effet utilisé le tamis de l'univers du banquet grec pour filtrer les centaines de traités, de lexiques, de commentaires et d'œuvres littéraires auxquelles il avait accès. Le résultat est vertigineux, fascinant, indigeste aussi.

Nous pouvons rêver aux résultats qu'auraient produits d'autres grilles thématiques : le ciel et les étoiles, les coutumes barbares, les constitutions politiques des cités grecques, les mythes, la guerre, le corps. Nous pouvons aussi méditer sur l'image que nous aurions de la littérature et de la civilisation grecques si les *Deipnosophistes* d'Athénée étaient le seul texte à nous être parvenu de l'Antiquité. D'Hérodote ou des tragiques, de Platon et d'Aristote, de leurs élèves, nous ne connaissons que ce qui a trait à l'univers de l'alimentation et à ses représentations et normes. Nous aurions une bibliothèque anamorphosée, fragmentée, ne nous permettant pas de découvrir la cohérence des œuvres citées : ce serait une source de contresens majeurs.

2. Jean-Pierre Drège, *Les Bibliothèques en Chine au temps des manuscrits (jusqu'au X^e siècle)*, vol. CLXI, Paris, École française d'Extrême-Orient, coll. « Publications de l'École française d'Extrême-Orient », 1991, p. 7.

PHILOLOGIE

POWERPOINT

PRATIQUE LETTRÉE

PSYCHOLOGIE HISTORIQUE

QUALITÉ

QUANTITÉ

RÉCEPTION (HORIZON DE)

RECHERCHE

RÉFLEXIVITÉ

REMIX

RÉSEAU

ROULEAU

Il pouvait tenir dans une main ou dans le pli d'une tunique, on le rangeait dans un coffret ou une boîte, mais il pouvait aussi prendre place sur l'étagère d'une armoire. C'était un fragile ruban végétal, dont les pages étaient composées des fibres de la tige du papyrus, mises à plat et assemblées sur deux épaisseurs, horizontales d'un côté, verticales de l'autre. Les pages étaient ensuite collées les unes aux autres. On achetait ces rouleaux déjà assemblés, parfois déjà écrits. Leur conservation supposait une attention constante, égaliser les bords en coupant les fibres qui s'effiloçaient, préserver des souris et des insectes, enduire périodiquement de safran et d'huile de cèdre pour redonner éclat et lisibilité aux lignes d'écriture, veiller à enrouler correctement le rouleau autour d'une tige centrale. Les insectes qui venaient se nicher dans le rouleau perçaient celui-ci sur toute son épaisseur et chaque trou faisait disparaître une lettre ou plusieurs. Il fallait pour sauvegarder le texte le recopier sur un rouleau neuf avant qu'il ne soit trop tard.

Le lecteur devait faire défiler le rouleau de gauche à droite, en déroulant d'une main et en enroulant de l'autre, de façon à lire les colonnes de texte parallèles,

séparées par une marge sur laquelle se trouvaient parfois des signes critiques. Une fois terminée la lecture continue d'un texte, le rouleau se trouvait alors enroulé à l'envers. Pour en reprendre la lecture, il fallait le réenrouler dans l'autre sens, comme une bobine de film. Autant dire que le maniement de ces livres demandait du soin et que l'on ne pouvait pas abandonner les rouleaux déroulés. Il était utile d'avoir le titre et le nom d'auteur, ainsi que le numéro du volume, inscrits au début comme à la fin du rouleau ou, mieux, sur une petite étiquette de parchemin qui servait à identifier le livre sur une étagère.

Si le codex relié ne permettait de voir simultanément que deux pages face à face, le rouleau, lui, aidait à faire varier l'amplitude de la fenêtre de lecture, en écartant plus ou moins les bras, et d'avoir la maîtrise visuelle d'un contexte plus large. En l'absence de pagination ou de numérotation de colonnes, ce contexte facilitait la recherche d'un passage ou d'un texte particulier lorsque le rouleau en comprenait plusieurs. Le lecteur habile devait synchroniser le rythme de défilement des colonnes de texte avec la progression de son regard, déchiffrant ligne après ligne, et découpant la séquence de lettres collées les unes aux autres, anticipant sur la vocalisation, où les mots, les phrases devenaient intelligibles dans leur découpage et leur signification.

Au temps du codex, il était possible d'avoir devant soi plusieurs livres ouverts, de passer de l'un à l'autre, pour les comparer ou pour utiliser l'un pour éclairer l'autre. Différents supports matériels ont permis de disposer le livre avec la meilleure inclinaison pour le regard, ou encore de dégager de la place sur la

table pour les supports et les gestes de l'écriture. On inventa même une roue à livres qui faisait passer d'un ouvrage à l'autre sans avoir à procéder à une fastidieuse manutention. Encore convenait-il de disposer au mieux les livres, pour glisser de l'un à l'autre avec le minimum d'efforts selon la logique d'un travail intellectuel ou spirituel.

Des rouleaux de papyrus ne pouvaient pas rester ouverts sur un passage particulier à moins que l'on ne pose dessus deux objets de poids. Comment imaginer l'ergonomie du travail savant ou lettré, où l'on pouvait avoir besoin de passer d'un texte à l'autre, pour les comparer, les commenter, extraire des passages de l'un vers l'autre ? Ce type de travail, dans le Musée d'Alexandrie, était peut-être mené collectivement par les grammairiens engagés dans leurs tâches de critique textuelle et de commentaire. À moins qu'ils n'aient été entourés de scribes et d'esclaves lettrés qui tenaient lieu de pupitres humains, en tenant les rouleaux ouverts ou en les lisant à haute voix. Pline l'Ancien, comme en témoigne son neveu, disposait d'une logistique complexe pour mener à bien son travail d'encyclopédiste qui supposait de multiples lectures, l'extraction d'informations, puis la combinaison des extraits dans le fil thématique d'un livre de son *Histoire naturelle*. Certains esclaves étaient chargés de lire à haute voix les sources bibliographiques, d'autres de prendre en notes les passages pertinents, signalés par Pline, à la fois auditeur et architecte d'une nouvelle œuvre. Ceux qui notaient à la volée les passages signalés par Pline le faisaient sans doute sur des tablettes : les notes devaient ensuite être redistribuées sur un rouleau thématique.

Le travail érudit de Pline, d'Athénée, d'Aulu-Gelle, comme celui des lexicographes et antiquaires alexandrins supposait une succession d'étapes, de la lecture des sources à la composition d'un nouveau texte, des opérations de copier, couper, coller qui mobilisaient différents supports, des tablettes, des rouleaux de brouillon, des rouleaux où le texte défini était mis au propre.

S

SAUVEGARDE

SAVOIR

SCIENCE

SCRIBE

SÉMINAIRE

SERVICE PUBLIC

SOURIS

SUPPORT

T

TABLE

TACTILE (TABLETTE)

TECHNOLOGIES INTELLECTUELLES

Les chercheurs de ma génération ont assisté au passage de l'instrumentation mécanique à l'instrumentation numérique. Ce saut qualitatif est aussi un changement de paradigme. Il a vu reculer, voire disparaître tout un ensemble de technologies intellectuelles, certes rudimentaires, mais dont l'usage était indispensable il y a encore quelques années.

TEXTE

TRADITION

TRADUCTION

TRAITEMENT DE TEXTE

TRANSMISSION

TWITTER

UTOPIE

U

VERTIGE

V

WEB

WIKIPEDIA

W

XYLOGRAPHIE

X

Y

ZOTERO

Z

Christian Jacob

Ancien élève de l'école normale supérieure, agrégé de lettres classiques, Christian Jacob est directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS. Il est directeur-adjoint de l'UMR « Anhima » (Anthropologie et histoire des mondes antiques); il a animé le groupement de recherche international « les Mondes lettrés », et a notamment publié :

L'Empire des Cartes. Approche théorique des cartes à travers l'histoire, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1992.

Le Pouvoir des Bibliothèques. La mémoire des livres en Occident, Paris, Bibliothèque Albin Michel Histoire, 1996 (avec Marc Baratin).

« Athènes/Alexandrie », dans *Tous les savoirs du monde. Encyclopédie et Bibliothèques de Sumer au XXI^e siècle*, sous la direction de Roland Schaer, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Flammarion, 1996, p. 44-49.

Des Alexandries I. Du livre au texte, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001 (en collaboration avec Luce Giard).

Des Alexandries II. Les métamorphoses du lecteur, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003.

Lieux de savoir, Vol. 1. Espaces et communautés, Paris, Albin Michel, 2007.

Lieux de savoir, Vol. 2. Les mains de l'intellect, Paris, Albin Michel, 2011.